

KARTON

ALTERNATIVE MUSIC, DIY & PIRACY

SEPT / DEC 2020

3



WWW.KARTON-ZINE.COM

FR/EN

KARTON ZINE

SEPT/DEC 2020

FR/EN

Pour ce numéro 3, l'équipe de Karton quitte ses repères et son petit confort européen !

Après un premier voyage à Casablanca au festival L'Boulevard, un entretien mémorable avec le groupe ZWM (voir Karton #2), et des amitiés dépassant largement le cadre de la musique, nous aurions vraiment regretté de ne pas approfondir davantage le sujet de la scène alternative marocaine !

Comme on n'aime pas les regrets, on s'est lancés à fond... 6 mois plus tard, nous étions de retour à Casablanca où de nouvelles rencontres nous marquèrent à vie. Ce second voyage nous a donné l'occasion de rencontrer l'excellent dessinateur 'Rebel Spirit' qui nous a fait l'honneur de réaliser une illustration originale en couverture ! Symbolique à plus d'un titre, ce portrait « skull » d'une femme berbère est une invitation à se pencher sur les traditions ancestrales amazigh continuant d'infuser la culture marocaine.

Ce qui comptait le plus pour nous, c'était de donner la parole aux acteurs de cette scène. Ceux qui vivent au Maroc toute l'année. Ceux qui savent tout ce que cela implique en termes de moyens, de perception, de culture et d'interdits.

Si par endroits dans le magazine, nous avons laissé place à des regards extérieurs (La Bande à Kaader au Hardzazat, le binôme de réalisateurs du film Chaos in Morocco...), ce hors-série de Karton est avant tout celui des personnalités locales que nous avons rencontrées : Nabil (supporter du Raja Casablanca), le binôme casablancais punk, rock et electro Raging Indigenous, le trio de rappeurs L'Faree9, le média métal L'Ma3adine, les punks déglingués de Haoussa, le batteur Amine (Tachamarod), le festival Hardzazat, le festival L'Boulevard, l'artiste Rebel Spirit, sans oublier l'œuvre de taggueurs marocains anonymes.

Merci à tous de nous avoir apporté votre éclairage !
Bonne lecture et à très vite.

For this 3rd issue, the Karton team steps away from its landmarks and European comfort zone !

After our first trip to Casablanca for the L'Boulevard festival, a memorable interview with the ZWM band (see Karton #2), and the building of friendship that largely overpass the musical field, we would have regretted not to dig deeper into the Moroccan alternative scene !

And since we don't like regrets, we got into it... 6 months later, we were back in Casablanca, where we made new encounters that would touch us forever. This second trip gave us the opportunity to meet the excellent illustrator « Rebel Spirit », who granted us to realise an original illustration for our cover ! This « skull » portrait of a Berbere woman, highly symbolic, is an invitation to look into the ancestral Amazigh traditions, that still infuse Moroccan cultures.

What mattered most to us was to let the actors/actresses of that scene talk. Those who live in Morocco all year long. Those who know what it implies in terms of mediums, of perception, of culture and of forbiddings.

Even though we chose to interview some exterior people in this issue (La Bande à Kaader at Hardzazat, or the duo of director.esse.s of the Chaos in Morocco film...), this Karton special edition belongs to the local personalities we encountered : Nabil (supporter of the Raja Casablanca), the punk, rock and electro duo from Casablanca Raging Indigenous, the three rappers from L'Faree9, the metal media L'Ma3adine, the crazy punks from Haoussa, Amine the drummer (Tachamarod), the Hardzazat festival, the L'Boulevard festival, the artist Rebel Spirit, and let's not forget all the Moroccan anonymous street art.

Thank you to all of you, who enlightened us !

SPECIAL MAROC

- 4 **INTERVIEW A DIY EXPERIENCE** Raging Indigenous
- 12 **TONK'ART** Rebel Spirit
- 24 **WORLDWIDE ACTIVISTS** Festival L'Boulevard
- 30 **ALBUMS | REVIEWS** Haoussa
- 34 **ALBUMS | REVIEWS** Thrillogy
- 36 **INTERVIEW A DIY BAND** L'Faree9
- 40 **CARNET DE VOYAGE | TRAVEL DIARY** La Bande à Kaader
- 46 **CHAOS AU MAROC | CHAOS IN MOROCCO** Chaos in Morocco
- 52 **THE CITIES LEFT BEHIND** The Derby Of Casablanca
- 58 **LA PLAYLIST DE ... | THE PLAYLIST OF...** Amine Wazzo
- 59 **QUALITY STREETS** Punchlines III

///// EDITORIAL

Contributors :

POLKA B, ALKISTIS A, MOMO TUS, REDA, LEON C, GERMAIN, PINPIN 30 ,TOTO.

Traductions :

JULIE B, GOSHO, ALKISTIS A, LOUIS CINQUIEME, MOMO TUS, CHRIS P, MDME SPKR.

///// GRAPHICS

Illustrations : MOMO TUS, MADEMOISELLE PIN

Cover & Portfolio : REBEL SPIRIT

Art Director : LASLAV'

Price : **donations**

Library price : **4 €**

To contact us :

karton.diy@gmail.com

Website :

www.karton-zine.com

**NO RACISM,
NO SEXISM,
NO HOMOPHOBIA**

A DIY BAND

INTERVIEW WITH...

RAGING INDIGENOUS

Metal / Casablanca



Avec trois fois rien, on peut déplacer des montagnes. Le parcours d'Othman et Azzedine est un cas d'école. Originaire de Casablanca, le binôme compte parmi les pionniers de la scène metal marocaine à la fin des années 90. Entre leur premier groupe (Keops) et leur projet actuel (Raging Indigenous), les amis d'enfance ont vécu un tas d'aventures qu'ils se sont fait le plaisir de nous raconter. | *Propos recueillis par Polka.B*

Pouvez-vous vous présenter succinctement ?

OTHMAN : Moi, c'est Othman Wahabi. J'ai commencé avec mon pote Azzedine en 1997. On a formé le groupe Keops qui faisait partie de la première vague des groupes de trash metal au Maroc. Après, on s'est fait un petit projet blues qui s'appelait Voodoo. Je suis parti au Canada en 2005, où j'ai rejoint Icon of Chaos, un groupe de metal. Ensuite je me suis reconverti en bluesman. J'ai formé le Othman Wahabi Blues Band, dans une esthétique delta blues un peu plus électrique. J'ai fait une reprise du classique « Catfish Blues » qui a un peu cartonné sur internet et en téléchargement.

Aujourd'hui je joue toujours du blues et je viens tout juste de sortir un album, Spiritual Patchwork. Avec Azzedine, on a formé le projet Raging Indigenous en 2018, ça nous donnait l'occasion de rejouer ensemble sur une tram

punk, rap, reggae avec un peu d'electro. Vous pouvez écouter notre nouveau son « The Son of a Bushman » !

AZZEDINE : Moi c'est Azzedine, alias « Dino ». Othman a tout dit pour le début ! Quand il est parti au Canada, j'ai commencé à jouer avec d'autres groupes comme Reborn, Old School... On a aussi formé le projet « Silent Weapon » avec des membres fondateurs de N3rdistan. Après, j'ai commencé à jouer dans The Afroninja, Vicious Vision, et Haoussa. Je me suis installé en France il y a un an. Je joue maintenant avec Krav Boca.

Comment avez-vous découvert le metal en 1997 ?

O : Il faut savoir que le Maroc était un peu la Mecque des hippies dans les années 60. Des groupes se sont montés, mais beaucoup de jeunes musiciens marocains ont quitté le pays. Du coup, le rock s'est un peu fait oublier,

et la musique traditionnelle a repris le dessus. J'ai découvert le metal à l'âge de 9 ans. Mon truc c'était Metallica. On achetait les Hard Rock magazines qui venaient de France... Des trucs parus il y a 6 ans ! (Rires) Après on a eu la parabole. On regardait l'émission Blah Blah Metal sur MCM. C'était notre école ! Avec Dino, on se connaît depuis qu'on a 2 ans et demi. On a grandi ensemble dans cette sauce metal ! On voulait jouer ce qu'on voyait. C'est là qu'on a commencé à jouer de la guitare...

A : On a tenté le conservatoire mais on a tenu juste une matinée ! (Rires)

O : Il fallait donc trouver des tablatures. Apprendre à jouer, c'était un délire. Comme, il n'y avait pas internet, on allait voir des « guitaristes de quartier ». Tu savais qu'à tel endroit, quelqu'un pouvait jouer « Fade to Black » de

Metallica. Alors tu allais chercher le mec ! Tu t'asseyais avec lui et tu le regardais jouer. Petit à petit, on a commencé à avoir notre propre répertoire. On a monté notre propre groupe, Keops.



With nothing, you can move mountains. The journey of Othman and Azzedine is a case study. Originally from Casablanca, the duo was one of the pioneers of the Moroccan metal scene at the end of the 90s. Between their first band (Keops) and their current project (Raging Indigenous), childhood friends have a lot of adventures they were happy to tell us about. | *Interview: Polka.B / Trad: Mme SPKR*

Can you briefly introduce yourself?

OTHMAN : I'm Othman Wahabi. I started with my friend Azzedine in 1997. We formed the group Keops which was part of the first wave of trash metal groups in Morocco. Afterwards, we made a little blues project called Voodoo. I went to Canada in 2005, where I joined Icon of Chaos, a metal band. Then I changed into a bluesman. I formed the Othman Wahabi Blues Band, in a slightly more electric delta blues aesthetic. I did a cover of the classic « Catfish Blues » which was a bit of a hit on the internet and for download. Today I'm still playing blues and I've just released an album, Spiritual Patchwork. With Azzedine, we formed the Raging Indigenous project in 2018. It gave us the opportunity to replay together on a punk, rap, reggae tram with a bit of electro. You can listen to our new sound « The Son of a Bushman »!

AZZEDINE : I'm Azzedine, aka « Dino ». Othman said it all to start with! On my side, when he left for Canada, I started playing with other bands like Reborn, Old School ... We also formed the « Silent Weapon » project with founding members of N3rdistan. After that, I started playing in The Afroninja, Vicious Vision, and Hausa. I moved to France a year ago. I now play with Krav Boca.

How did you discover metal back in 1997?

O : You should know that Morocco was a bit of a mecca for hippies in the 60s. Groups have been set up, but many young Moroccan musicians have left the country. Suddenly, rock was a little forgotten, and traditional music has taken over. I discovered metal when I was 9 years old. My thing was Metallica. We bought the Hard Rock magazines that came from France ... Stuff

published 6 years before! (Laughter) After we got the parable. We were watching Blah Blah Metal on MCM. It was our school! With Dino, we've known each other since we were 2 and a half years old. We grew up together in this metal sauce! We wanted to play what we saw. This is where we started to play the guitar ...

A : We tried the conservatory but we only managed to stay one morning! (Laughter)

O : So we had to find tablatures. Learning to play was delirious. Since there was no internet, we went to see « neighborhood guitarists ». You knew that someone could play Metallica's « Fade to Black » in such a place. So you were going to get the guy! You would sit with him and watch him play. Little by little, we started to have our own repertoire. We started our own band, Keops.

Did this desire to belong to the metal scene go beyond music?

O : It's clear. When you are a teenager, you look for a tribe. Metal is a lifestyle, special t-shirts ... with a culture of « shock ». Especially in Morocco! It was all found in flea markets. We wanted to create a mockery. We went all the way. It was our tool of rebelling against religious hypocrisy. We mainly wanted to get away from our reality. The repression of the Moroccan state is very strong, which means that young people do not dream.



Cette volonté d'appartenance à la scène metal dépassait-elle la musique ?

O : C'est clair. Quand tu es ado, tu te cherches une tribu. Le metal c'est un style de vie, des t-shirts particuliers... avec une culture du « choc ». Surtout au Maroc ! On trouvait tout ça dans des marchés au puces. On voulait créer la zizanie. On y allait à fond. C'était notre moyen de nous rebeller contre l'hypocrisie religieuse. On voulait surtout s'évader de notre réalité. La répression de l'État marocain est très forte, ce qui fait que les jeunes ne rêvent pas.



Comment vous procuriez-vous les instruments ?

A : C'était un truc très compliqué.

O : Il y avait bien des magasins de musique, mais c'était limité. Il y avait les pianos pour les bourgeois et les guitares à demi-ton pour la musique traditionnelle. Sur ma toute première guitare, il y avait des quarts de ton. J'ai du les enlever avec un tournevis !

Pour trouver une pédale de distorsion, il fallait demander à quelqu'un en France pour qu'il nous l'envoie par colis. Aujourd'hui c'est bien plus facile.



En l'absence de scène à vos débuts, quelles étaient vos sources d'inspiration ? Faisiez-vous essentiellement des covers de groupes étrangers ?

A : On parlait de zéro. On ne savait même pas accorder une guitare ! (Rires)

O : Quand on faisait des jams il nous arrivait de jouer Metallica, Slayer... mais c'était Sepultura qui nous parlait le plus. Ils portaient ce truc estampillé « tiers-monde ». On pouvait s'identifier à eux. Cela dit, beaucoup de marocains étaient actifs avant nous. Des groupes comme Carpe Diem, Dust N'Bones, Total Eclipse, Orient, Nightmare, Immortal Spirit, Necros... On est arrivés un petit peu après.

On nous a parlé d'une cassette de Metallica qui avait joué un certain rôle au Maroc...

O : Ah oui les fameuses cassettes... Disons que certains arrivaient à se procurer des vinyles à l'étranger. Ils en faisaient des copies sur cassette. Tu peux être sûr que ces cassettes allaient tourner partout dans le pays. Tu pouvais rencontrer quelqu'un de Rabat qui te disait qu'il avait la fameuse cassette de tel album de Slayer, avec l'album de Pantera en face B !!! On se comprenait, car tout le monde avait les mêmes copies au Maroc !

A : La batterie c'était toute une histoire. Au début, je jouais sur des coussins et des casseroles. J'ai eu ma première paire de baguette près d'un an et demi plus tard.

O : On a fini par acheter un truc pourri à 30 euros. On n'avait même pas de caisse claire ! Mais bon, on s'éclatait ! On la trimbalait à vélo...

O : On avait déjà ça en nous. La rage de s'améliorer, de faire quelque chose avec la musique. Ce n'était pas seulement un échappatoire.

A : C'est vrai que le L'Boulevard a joué un rôle important. C'était la seule soupape pour qu'on puisse se projeter. On a essayé de faire des concerts nous-mêmes, mais ce n'était pas évident. Il fallait passer devant quelqu'un de la commune et devoir se justifier en permanence. Un concert de metal, ça ne passait pas trop.

O : Et puis, il y a eu « l'affaire des 14 musiciens » en 2003...

Pouvez-vous raconter cette affaire judiciaire ayant impliqué des acteurs de la scène metal casablancaise ?

O : Cette histoire a commencé suite à un article d'un journal marocain. Ils avaient copié/collé des extraits d'un article canadien. Les musiciens de metal s'adonnaient à



We were told about a Metallica cassette which had played a certain role in Morocco ...

O : Ah yes, the famous cassettes... Let's say that some people managed to get vinyl records abroad. They made copies on tape. You can be sure that these tapes were going to run all over the country. You could meet someone from Rabat who told you that he had the famous cassette of such Slayer album, with the Pantera album on side B !!! We understood each other, because everyone had the same copies in Morocco!

How did you get the instruments?

A : It was a very complicated thing.

O : There were many music stores, but it was limited. There were pianos for the bourgeois and semi-tone guitars for traditional music. On my very first guitar, there were quarter tones. I had to remove them with a screwdriver! To find a distortion pedal, you had to ask someone in France to send it to us by parcel. Today it's much easier.

A : To get a battery was a such story. At first, I played on cushions and pots. I had my first pair of wands almost a year and a half later.

O : We ended up buying something rotten at 30 euros. We didn't even have a snare! But hey, we had fun! We drove it around by bike...

des « rituels sataniques »... des bêtises comme ça. À cette époque, il y avait une grande montée du salafisme au Maroc. L'État avait dû vouloir plaire à cette mouvance. Ils ont donc commencé à s'attaquer à tous ceux qui jouaient du metal. 14 de nos amis ont été arrêtés. Pas nous. Par chance. Juste parce que nous n'avions pas joué avec eux lors de cette soirée, et que nous ne traînions pas dans la même café où ils allaient.

C'était difficile pour tout le monde. On avait peur. On s'est débarrassés de nos posters et de nos instruments en cas de perquisition. On faisait juste de la musique ! C'était n'importe quoi. Il y a eu de grandes manifestations et le gouvernement a du faire marche-arrière. Les jeunes ont été jugés à nouveau, mais ils avaient déjà fait un mois de prison ferme. Il y a eu les attentats de Casablanca juste après. Ça a vraiment changé beaucoup de choses. Les gens ont ouvert les yeux. La scène musicale alternative en a vraiment bénéficié. Le festival L'Boulevard a commencé à prendre de l'ampleur et

de grands groupes internationaux ont fait le déplacement, comme Sepultura et Kreator. Personnellement, après l'affaire des 14 musiciens, je me suis juré de quitter le pays. C'est ce que j'ai fait en partant au Canada.

Comment étiez-vous perçus par les gens à l'époque ?

O : Comme des gamins qui allaient bien finir par grandir un jour. Ou des sataniques, des fous...

A : On a toujours été soutenus par nos amis et nos familles. Ça allait. Mais il est déjà arrivé que des personnes typées « metal » se fassent attaquer dans la rue. Même après les attentats d'ailleurs. Certains ont juste retenu l'affaire judiciaire avec les préjugés qui avaient été véhiculés. Dernièrement, il y a eu une descente de jeunes dans un concert au Boultek. Ils s'en sont pris à de jeunes fans de metal. Jusqu'à nouvel ordre, la police a décidé d'annuler les concerts de metal qui se passaient là-bas.

Pourquoi l'esthétique metal est encore si marginale au Maroc, alors que le rap a explosé ?

A : Le rap, c'est plus accessible. Il ne faut pas oublier que les rappeurs s'expriment en darija, le dialecte marocain. Pour les jeunes, c'est plus facile de s'y retrouver. Mais il ne faut pas enlever de mérite à cette scène. Ils sont vraiment do it yourself. Ils ont fait en sorte de faire progresser la scène pour qu'elle prenne de l'ampleur. Le problème du metal au Maroc, c'est que ses acteurs sont restés dans une esthétique « à l'américaine ». Déjà, s'adresser au public marocain en anglais, c'est spécial. C'est difficile de se l'approprier.

O : J'ai aussi remarqué que beaucoup de marocains ont du mal avec la distorsion. Dès que certains entendent des guitares, ils ne prennent pas trop la peine d'écouter. Pour en revenir au rappeurs, ils ont vraiment brillé lors du Mouvement du 20 février 2011 (mouvement de contestation marocaine lors du Printemps Arabe, NDLR).



Did the L'Boulevard festival motivate you at the time?

O : We already had that in us. The rage to improve, to do something with music. It was not just a loophole.

A : It is true that L'Boulevard played an important role. It was the only valve we could project. We tried to organise concerts ourselves, but it was not easy. You had to walk past someone in the commune and have to justify yourself constantly. A metal concert, it did not please much.

O : And then there was the "14 musicians affair" in 2003....

Can you tell us about this legal case involving actors from the Casablanca metal scene?

O : This story started following an article in a Moroccan newspaper. They had copied / pasted extracts from a Canadian article. Metal musicians would indulge in "satanic rituals" ... nonsense like that. At that time, there was a great rise of Salafism in Morocco. The state must have wanted to please this movement. So they started attacking everyone who played metal. 14 of our friends were

arrested. Not us. Luckily. Just because we didn't play with them that night, and we didn't hang out in the same café that they went to. It was difficult for everyone. We were afraid. We got rid of our posters and instruments in case of a search. We were just making music! It was nonsense. There have been major protests and the government has had to back down. The youths were tried again, but they had already had one month in prison. There was the Casablanca attack just after. It really changed a lot. People opened their eyes. The alternative music scene has really benefited. The L'Boulevard festival started to grow and large international groups made the trip, such as Sepultura and Kreator. Personally, after the affair of the 14 musicians, I swore to leave the country. This is what I did when I left for Canada.

How were you perceived by people at the time?

O : Like kids who were going to grow up one day. Or satanics, madmen...

A : We have always been supported by our friends and families. It was alright. But it already happened that people dressed "metal" were attacked in the

street. Even after the terrorist attacks elsewhere. Some have just retained the court case with the prejudices that had been spread. Lately, there has been an attack of young people in a concert at Boultek. They went after young metal fans. Until further notice, the police have decided to cancel the metal concerts taking place there.

Why are metal aesthetics still so marginal in Morocco as instead rap has exploded?

A : Rap is more accessible. It should not be forgotten that rappers express themselves in Darija, the Moroccan dialect. For young people, it's easier to navigate. But we must not take any credit for this scene. They are truly do it yourself. They made sure that the stage was made to grow. The problem of metal in Morocco is that its actors have remained in an "American" aesthetic. Already, speaking to the Moroccan public in English is special. It's difficult to appropriate it.

O : I also noticed that a lot of Moroccans have a hard time with the distortion. As soon as some people hear guitars, they don't bother to listen too much. To return to the rappers, they really shone during



« Les gens ont soif de musique et de culture. J'invite les groupes occidentaux à venir voir ce qu'il se passe au Maroc. »

Je pense notamment à El Haqed qui a du séxiler en Belgique après avoir été emprisonné pour avoir critiqué la police. Le rap a parlé à tous les gens qui en avaient marre. Bien plus que le metal, c'est évident.

Des artistes punk comme Zohair du groupe ZWM n'ont-ils pas ouvert la voie en chantant en arabe ?

O : L'impact a été énorme ! Ça nous a influencé nous aussi. Avant d'entendre Zohair, je trouvais ça compliqué. Quand je l'ai entendu, j'ai aussitôt changé d'avis. D'ailleurs, nous l'avons invité sur notre projet pour une chanson.

A : ZWM sont les précurseurs du punk marocain. Bravo à eux !

Avez-vous un mot à adresser à la scène musicale marocaine ? Faut-il absolument partir du Maroc pour développer ses projets ?

A : Je n'aurais pas vraiment de conseil à donner. Il faut croire en ce que l'on fait, mais au Maroc, c'est spécialement délicat.

O : Il faut que l'on soit le changement. Le Maroc n'a jamais rien fait pour nous, et il ne fera rien. Personne ne va rien nous donner. On pourrait dire pareil pour beaucoup d'États... La France aussi !

C'est à nous de nettoyer nos rues, d'éduquer nos enfants, et de foncer dans le lard ! Que cela soit dans le sport ou dans la musique. Il ne faut pas désespérer. Peut-être qu'un jour nous reviendrons au Maroc pour développer des projets. C'est un très beau pays, mais il a été dérobé par le pouvoir en place. Je tire mon chapeau à des gens comme Hicham Bahou et Momo du L'Boulevard. Ils aiment les jeunes et se battent pour eux. Cela permet à toute une génération d'exprimer sa colère.

A : C'est vrai, mais ce n'est pas suffisant. Ce que je dirais aux jeunes, c'est qu'ils n'attendent pas tout du L'Boulevard.

Il faut qu'ils bougent leur cul et qu'ils s'impliquent aussi.

O : Les gens ont soif de musique et de culture. J'invite les groupes occidentaux à venir voir ce qu'il se passe au Maroc.

A : Et invitez les groupes marocains en retour ! Faire du metal au Maroc, c'est blasphémer. Et faire du metal en Europe, c'est comme être un membre illégitime de la famille. On a le cul coincé entre deux chaises. Être rejeté des deux côtés, c'est dur pour un groupe émergent. En fait, si j'avais un seul conseil à donner aux jeunes marocains, ce serait de ne pas faire de déni culturel.

O : En tant que maghrébin, on a une force. Dans les scènes punk rock occidentales, on a remarqué que les antifascistes se battaient pour avoir les mêmes valeurs que nous. Celles du partage, de l'accueil, du sens de la famille, de la communauté. Le fait de se donner à fond pour les autres. Si l'on veut devenir trop américains, on risque de devenir trop individualistes. Il faut qu'on garde cet amour de l'autre.

the Movement of February 20, 2011 (Moroccan protest movement during the Arab Spring, Editor's note). I am thinking in particular of El Haqed who had to go into exile in Belgium after being imprisoned for criticizing the police. Rap has spoken to everyone who was fed up with it. Much more than metal, it's obvious.

Didn't punk artists like Zohair from the ZWM group lead the way by singing in Arabic?

O : The impact has been huge! It influenced us too. Before hearing Zohair, I found it complicated. When I heard it, I immediately changed my mind. Besides, we invited him on our project for a song.

A : ZWM are the precursors of Moroccan punk. Well done to them!

Do you have a word to say to the Moroccan music scene? Is it absolutely necessary to leave Morocco to develop your projects?

A : I really don't have any advice to give. You have to believe in what you are doing, but doing it in Morocco, it is especially delicate.

O : We have to be the change. Morocco has never done anything for us, and it will do nothing. Nobody is going to give us anything. You could say the same for many states ... France too! It's up to us to clean our streets, educate our children, and go for it! Whether in sports or in music. Do not despair. Maybe one day we will come back to Morocco to develop projects. It is a very beautiful country, but it was stolen by the government in power. I take my hat off to people like Hicham Bahou and Momo du L'Boulevard. They love youth and fight for it. This allows an entire generation to express its anger.

A : It is true, but it is not enough. What I would say to young people is that they don't expect everything from L'Boulevard. They have to move their asses and get involved too.

O : People are thirsty for music and culture. I invite western groups to come and see what's going on in Morocco.

A : And I invite the Moroccan groups back! To make metal in Morocco is still a blaspheme. And doing metal in Europe is like being an illegitimate member of the family. Your ass is stuck

between two chairs. To be rejected on both sides is hard for an emerging group. In fact, if I had only one advice to give to young Moroccans, it would be not to make a cultural denial.

O : As a North African, we have strength. In the western punk rock scenes, we noticed that the anti-fascists were fighting to have the same values as us. Those of sharing, welcoming, sense of family, community. The act of giving your all for others. If you want to become too American, you risk becoming too individualistic. We have to keep this love for one and other.

« People are thirsty for music and culture. I invite western groups to come and see what's going on in Morocco. »



TONK'ART

REBEL SPIRIT

Casablanca

A Casablanca, Mohammed « Rebel Spirit » est une institution ! Véritable enfant des quartiers populaires, il a passé sa vie à dessiner des scènes de vie quotidiennes jusqu'à devenir l'illustrateur le plus réputé de sa génération. Après nous avoir fait l'honneur de réaliser la couverture de notre troisième fanzine dédié à la scène alternative marocaine, il se livre dans une conversation animée dans son quartier de Salmia en périphérie de Casablanca.

Bienvenue dans le monde déjanté de Rebel Spirit, entre virées en moto, défis de super-héros, bornes de jeux d'arcade, riffs de Panthera, bruits de klaxons et chants du Raja. | *Propos recueillis par Polka B.*

Comment as-tu commencé à dessiner ? Pourquoi avoir choisi le pseudo « Rebel Spirit » ?

J'ai commencé quand j'étais tout petit. Je suis le petit frère de 3 sœurs. Comme on ne partageait pas beaucoup de jeux ensemble, j'avais mon petit coin tranquille à la maison. C'était dessins, jeux-vidéos, et films d'animation ! À l'école, j'étais encouragé par la famille et les profs pour faire plein de dessins. Ça s'est développé quand j'ai fait mes études et c'est devenu rapidement mon métier. Pour le nom « Rebel Spirit », cela remonte au lycée. Je faisais beaucoup de graffiti vandal avec des amis. On sortait pour taguer un peu partout. Mon pseudo s'inspire du morceau « Saharagga » du groupe Gnawa Diffusion qui disait

« Rebel Soul & Spirit ». J'ai enlevé le « soul » car j'aimais le côté « crié » du morceau.

Comment t'es-tu orienté vers la BD ? Quel était ton credo à la base ? Ça s'est développé de façon naturelle. Au début, je reproduisais des images de magazines ou de super-héros. Pendant les cours, les élèves se concentraient sur ce que disait le prof. Moi, j'étais occupé à imaginer des scènes de la vie quotidienne. Des scènes de présentation de météo des chaînes marocaines par exemple ! Des scènes de souk, de vol de sac avec un policier qui poursuit le voleur... ou des profs de l'école en mode nudiste ! (Rires) Je me vengeais un peu des choses que je n'aimais pas dans la réalité. C'était une sorte d'échappatoire.

On a l'impression que tu as toujours voulu dessiner ton amour pour Casablanca. Avec le désir de montrer cette ville telle qu'elle est.

Casablanca, c'est le grand amour. C'est là où j'ai grandi, là où j'ai construit tous mes souvenirs et ma personnalité. Je ne la regarde plus. Je l'observe. J'aime montrer ses détails. La rue, les embouteillages... Ce n'est pas seulement du désordre. Prendre le bus à Casa, ce n'est pas seulement prendre le bus, c'est une expérience ! Le taxi, c'est pareil. Le fait de rencontrer des gens, d'aller au stade, de faire des courses... Ce sont des scènes de vie que j'apprécie

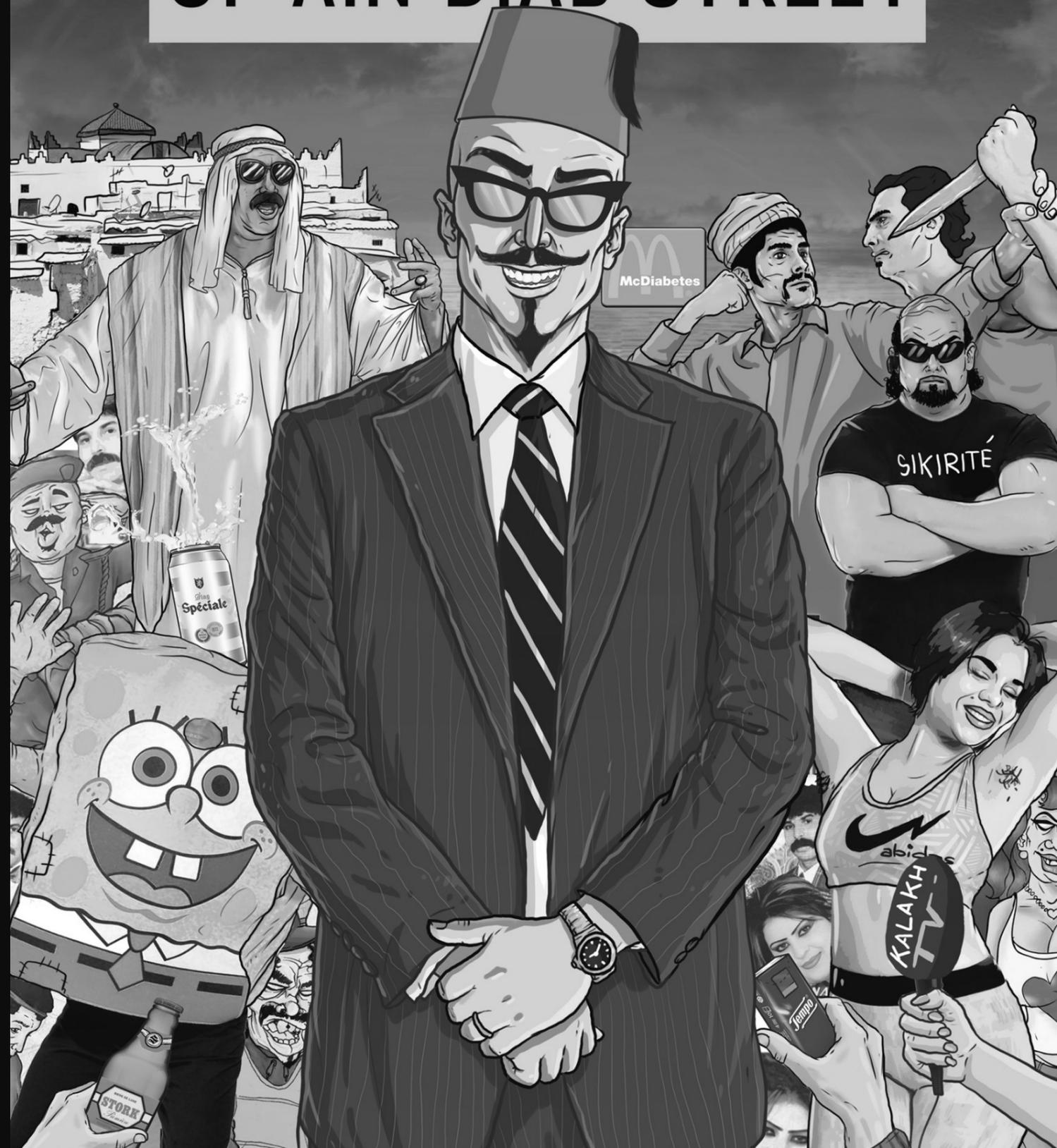
énormément. J'aime prendre du recul sur les petites choses du quotidien. Travailler sur cette ville, c'est légitime pour moi. Je voulais aussi briser les clichés. Ceux que l'on voit dans le film Casablanca par exemple ! Beaucoup de gens pensent qu'il a été tourné ici, alors que c'était dans des studios aux États-Unis. Mais nous, on est pas en noir et blanc, on existe ! Tous les sens fonctionnent quand on est à Casablanca. Les sons, les couleurs, les images... J'estime être un témoin. J'aimerais laisser ma trace sur ma ville. Une archive qui ne dépend pas de la presse et des médias. Actuellement, la tendance est de parler de l'architecture et du style Art-Déco de Casablanca. On ne parle jamais des gens qui vivent de l'autre côté de l'autoroute. La partie populaire, le bidonville qui se mélange avec le béton et la campagne. L'Amazigh avec (06.10) le fassigh, avec le halbi... Je n'ai plus envie de parler de la mémoire de Casa. J'ai envie de parler du présent, pour évoquer le futur. Si un jour j'ai des enfants, j'aimerais qu'ils puissent voir ce que j'ai pu observer, et comment j'ai pu aimer ma ville malgré ses défauts. Pour moi, c'est ça l'amour.

Chez toi, on sent aussi un amour de la pop culture internationale. Comme si cela te permettait de t'évader, tout en interprétant cette somme d'influences « à la sauce marocaine »... N'as-tu pas cette volonté de contribuer à la pop culture marocaine ?

MADANI DICCAPRIO

A MAATI SCORSESE PICTURE

THE WOLF OF AIN DIAB STREET





La position du Maroc lui a toujours permis d'être un carrefour. Beaucoup de civilisations sont passées par ici entre l'Europe, le Middle East, et l'Afrique subsaharienne. Un marocain, c'est quelqu'un qui est plus ou moins ouvert d'esprit. Il connaît les choses. Il peut traiter avec plusieurs nationalités. De toute façon, la culture marocaine n'est pas totalement « native » d'ici. On a digéré beaucoup de cultures différentes. Un marocain peut comprendre un film égyptien, mais un égyptien ne comprendra jamais un film marocain. Grâce à mes parents, j'ai reçu cette éducation, cet esprit d'ouverture. J'avais beau vivre au Maroc, j'avais la tête un peu partout. J'ai connu la culture japonaise en fréquentant les salles de jeux d'arcade ! Le cinéma, c'est pareil. Les marocains ont toujours kiffé les films indiens et égyptiens. Quand j'étais petit, on partait au cinéma les jours de fête. Je voyais des marocains mater des films indiens... Ils chantaient certaines paroles du film sans sous-titrage ! C'est aussi ça les quartiers populaires de Casa... C'est là où j'ai grandi. C'est très ouvert, et ce n'est pas carré. C'est notre identité.

Voulais-tu aussi briser certains clichés ? Quand tu crées, penses-tu à la réception du public occidental ? Souhaites-tu t'adresser à un public global, au-delà des habitants du Maroc ?

Ici au Maroc pour la création artistique et visuelle, il y avait une sorte de « direction » dans les années 60, 70, 80 et 90. On voulait distinguer ce qui était de l'art, et ce qui appartenait au domaine de la décoration. Il y avait certains codes, surtout au niveau de l'abstraction avec beaucoup de stéréotypes. Des arabesques, des couchers de soleil, de la calligraphie, des chameaux... Cela ne représentait pas forcément le Maroc. Au cinéma, c'était la même chose. Le Darija (le dialecte arabe marocain, NDLR) n'était pas mis en valeur. On regardait des films qui imitaient l'arabe classique. Pareil

pour la bande-son, on préférait s'inspirer de l'Égypte. Notre culture n'était pas représentée. Même chose dans les émissions télé où on ne parlait pas Darija. Si quelqu'un disait un gros mot en français ça passait, alors qu'en dialecte marocain, ça aurait fait scandale ! C'est comme si on avait honte de nos habitudes et de notre petite identité. C'est de tout cela dont je m'inspire. Je veux regarder la personne juste à côté de moi et emprunter ses clichés. Faire des captures de bonheur. Reprendre des images où les marocains se faisaient beaux pour la photo, juste parce que c'était important pour eux. Je veux exporter ces images. C'est la vie normale qui est importante. Les japonais, eux, l'ont très bien fait. Ils ont diffusé leur mode de vie en insistant sur ces petits détails. Leur façon de parler, de manger, d'échanger ensemble... Je ne veux pas reprendre un personnage Pop Art à la Andy Warhol et lui rajouter un petit chapeau marocain. Ça non ! Je veux dessiner des gens qui se préparent pour aller au hammam, des gens qui achètent des figues, qui mangent un sandwich... C'est vraiment ça.

On a remarqué que tu avais beaucoup de tendresse pour la culture populaire marocaine « old school », et que tu t'inspirais d'éléments parfois très kitch pour en faire quelque chose de nouveau. Es-tu d'accord avec ce ressenti ?

C'est exactement ça. Par contre, je ne dirais pas « tendresse ». Chez nous, on dit plutôt « 7anane l'walidine ». Ce sont les petits rituels que nous avons à la maison. Nos habitudes. C'est la façon dont les mamans font le tajine et le pain. C'est aussi la façon dont on s'éclate quand on va au bar. Notre manière d'écouter de la musique populaire. On n'a pas l'habitude de les mettre en scène dans nos différentes disciplines artistiques. J'adore le sens du bricolage que l'on a fabriqué chez nous, le do it yourself à la marocaine ! Ça me rappelle de souvenirs. L'odeur des cafés quand tu entres à l'intérieur, l'odeur des snacks... Je n'ai pas envie

de vivre la modernité pour plaire aux autres. C'est ma vie ! Si un jour j'ai Alzheimer, je pourrai au moins me rappeler la personne que j'étais.

Est-ce aussi pour cela que tu a créé ta propre série de comics, Le Casablancais ?

Ça, c'est trop drôle car ça me ramène à mon enfance. L'époque où je recopiais plein des dessins Marvel et DC Comics... Je créais plein de super-héros avec des super-pouvoirs marocains ! Comme « Babouche-man » qui jetait des babouches un peu partout ! J'ai toujours rêvé de créer un personnage qui représentait ma vie. C'était mon sujet de fin d'études à l'école des beaux-arts. C'est un héros sans gloire qui nous fait visiter Casablanca. Un peu comme Tintin ! Dans le premier tome, j'ai évoqué des phénomènes qui ne pouvaient se produire nulle part ailleurs. Dans le second, j'ai plutôt parlé de lui. De sa première histoire d'amour. J'ai imité le rythme des séries novelas que l'on regardait étant petits. Je me suis un peu inspiré des films indiens aussi. J'ai même imité leurs défauts en introduisant quelques facilités de narration, histoire que cela ressemble vraiment à ce genre de films. Cela avait fait un tabac au Maroc dans les années 80 et 90. Pour le tome 3, je prépare une histoire qui parlera de boxe. Ce sera une sorte de Rocky Balboa, qui mettra en valeur une pratique marocaine en voie de disparition : la ahka. C'est comme du théâtre de rue. Bref, tant que je suis vivant, je travaillerai sur cette série. Je la ferai vivre pour promouvoir notre culture. Peu importe si ça marche ou pas, on s'en fout. Ce qui compte, c'est l'énergie.

As-tu déjà pensé à vivre ailleurs ? À quitter le Maroc ?

Je n'ai même pas pu déménager de cette maison où j'ai finalement construit mon atelier ! Je suis parti un temps dans le centre-ville, mais j'ai fini par revenir. C'est là où j'ai grandi. Je ne peux pas quitter le

Maroc. Impossible. Peu importe les difficultés ou les problèmes. C'est facile de fuir. Si je peux laisser une petite trace dans l'histoire, ce sera cool si je le fais ici.

Tu portes actuellement un certain maillot de football vert... Peux-tu nous en parler ?

Le Raja Casablanca, c'est le premier amour de ma vie ! J'ai commencé à développer ma personnalité quand je suis parti à l'école. La première chose que j'ai kiffé, c'est ce club. C'est bien plus qu'un club ! C'est une façon de voir le foot autrement, une mentalité, une philosophie, un style de vie ! Ça nous rend heureux, ça nous rend triste. J'ai vécu des émotions avec le Raja que je ne pourrais pas vivre ailleurs. Quand tu vas au stade, tu retrouves un clochard, un avocat, un médecin, un pickpocket... Peu importe, on est ensemble. Le seul objectif, c'est de supporter notre équipe. C'est un amour éternel qui est toujours marqué dans mon cœur. Jamais je ne le changerai. C'est mon ADN, mon empreinte. Cet amour est inconditionnel. J'ai joué dans les équipes du Raja jusqu'au minimes. Après j'ai arrêté. Si un jour j'ai de l'argent, je deviendrai bien évidemment le président du club. (Rires)

Tu fais aussi partie d'un groupe de musique ! Peux-tu nous en parler ?

La musique a toujours été dans mon esprit. J'ai joué dans pas mal de groupes ! Je chantais du ska, du punk, de la fusion... J'ai arrêté pendant un certains temps. À l'âge de 30 ans, on s'est retrouvés dans un bar avec des amis. On a fait un jam et on a décidé de monter « Moustache

Orchestra » en 2018. C'est une sorte d'orchestre, à l'image de ceux que les marocains convient pour les mariages. On reprend des morceaux marocains très pop. Ce sont des morceaux classiques que tout le monde connaît. On les reprend de façon rock en y injectant parfois un peu de metal, du punk, du reggae... ça nous faisait vraiment plaisir de rejouer tous ces morceaux. C'est un spectacle où l'on rigole beaucoup. On présente nos titres comme des devinettes. Les gens ne reconnaissent pas tout de suite mais ils réagissent dès que l'on se met à chanter ! C'est vraiment l'éclate. On ne refuse aucune scène. Argent ou pas, bon matos ou pas. On veut juste jouer ce spectacle, histoire de partager cet amour pour la musique et les fêtes de mariage marocaines. On danse et on transpire !

N'est-ce pas exactement ce que tu veux faire quand tu dessines ? Dépoussiérer la tradition tout en la respectant, sans la pervertir ?

L'idée, c'est « breaking the rules » ! Il s'agit de déranger le marocain classique, celui qui n'a pas envie de bouger. On veut parler à notre génération. Déranger nos parents et vivre notre Maroc à nous. Nos habitudes sont originales. On veut se libérer sans renier notre passé. Je ne parlerais pas de « tradition » - car parfois les traditions passent totalement à côté de la plaque -, mais de mode de vie.

Le mot de la fin ?

Dima Raja !



PULP FICTION

بولب فيكشن



Now I wanna dance, I wanna win. I want that trophy, so dance good
Wella Nkhly Dar Bok.



In Casablanca, Mohammed 'Rebel Spirit' is an institution! Real child of the working-class districts, he spent his life drawing scenes of daily life until become a famous illustrator of his generation. After doing us the honor of making the cover of our third fanzine dedicated to the Moroccan alternative scene, he starts a conversation with us about his neighborhood of Salmia on the outskirts of Casablanca.

Welcome to the crazy world of Rebel Spirit, between motorbike tours, superhero challenges, arcade games terminals, Pantera riffs, horn sounds and Raja chants. | Interview by Polka B./ Trad : Dimitra

How did you start to draw? Why did you choose the nickname "Rebel Spirit"?

I started when I was very young. I am the little brother of 3 sisters. Since we didn't share a lot of games together, I had my quiet little corner at home. It was drawings, video games, and animated films! At school, I was encouraged by family and teachers to do lots of drawings. I developed that when I studied and that quickly became my job. For the name "Rebel Spirit", it goes back to high school. I did a lot of vandal graffiti with friends. We went out to tag everywhere. My nickname is inspired by the song "Saharagga" by the group Gnawa Diffusion which means "Rebel Soul & Spirit". I removed the "soul" because I liked the "shouted" side of the song.

How did you find your way into comics? What was your basic creed?

It has developed naturally. At first, I reproduced images from magazines or superheroes. During the lessons, the students concentrated on what the teacher said. I was busy imagining scenes from everyday life. Scenes of weather presentation of Moroccan channels for example! Souk scenes, bag theft with a police officer chasing the thief ... or teachers of the school in nudist mode! (Laughs) I got my revenge for the things I didn't like in reality. It was a kind of escape. It feels like you've always wanted to draw your love for Casablanca. With the desire to show this city as it is.

Casablanca is a great love. This is where I grew up, where I built all my memories and my personality. I don't watch her anymore. I watch it. I like to show its details. The street, the traffic jams ... It's not just mess. Taking the bus to Casa is not only taking the bus, it is an experience! The taxi is the same. Meeting people, going to the stadium, shopping ... These are life scenes that I really enjoy. I like to step back from the little things of everyday life. Working in this city is legitimate for me. I also wanted to break the clichés. The ones we see in the film Casablanca for example! Many people believe that it was filmed here, while it was in studios in the United States. But we are not in black and white, we exist! All the senses work when you are in Casablanca. The sounds, the colors, the images ... I consider myself a witness. I would like to leave my mark on my city. An archive that does not depend on the press and the media. Currently, the trend is to talk about the architecture and Art Deco style of Casablanca. We never talk about people who live on the other side of the highway.

L'Amazigh with l'fassi, le Chel7, l'3robi... I no longer want to talk about the past of Casa. I want to talk about the present, to talk about the future. If one day I have children, I would like them to be able to see what I have observed, and how I have been able to love my city despite its faults. For me, that's real love.

At home, we also feel a love of international pop culture. As if that allowed you to get away, while interpreting this sum of influences "in Moroccan sauce" ... Do you not have this desire to contribute to Moroccan pop culture?

Morocco's position has always been a crossroad. Lots of civilizations have passed here between Europe, the Middle East, and sub-Saharan Africa. A Moroccan is someone who is more or less open-minded. He knows things. He can deal with several nationalities. In any case, Moroccan culture is not completely "native" from here. We have digested many different cultures. A Moroccan can understand an Egyptian film, but an Egyptian will never understand a Moroccan film. Thanks to my parents, I received this education, this spirit of openness.

No matter how much I lived in Morocco, my head was everywhere. I got to know Japanese culture by going to arcade game rooms! Cinema is the same. Moroccans have always enjoyed Indian and Egyptian films. When I was little, we went to the movies on holidays. I saw Moroccans watch Indian films ... They sang certain words of the film without subtitles! This is also the popular

neighborhoods of Casa ...This is where I grew up. It's very open, and it's not square. It's our identity.

Did you also want to break some stereotypes? When you create, do you think about the reception of the Western public? Do you want to address a global audience, beyond the inhabitants of Morocco?

Here in Morocco for artistic and visual creation, there was a kind of "direction" in the 60s, 70s, 80s and 90s. We wanted to distinguish what was art, and what belonged to the field of decoration. There were certain codes, especially in terms of abstraction with many stereotypes. Arabesques, sunsets, calligraphy, camels ... This did not necessarily represent Morocco. In the cinema, it was the same thing. Darija (the Moroccan Arabic dialect, note) was not highlighted. We were watching movies that imitated classical Arabic. Same for the soundtrack, we preferred to be inspired by Egypt. Our culture was not represented. Same thing on TV shows where we didn't speak Darija. If someone said a swear word in French it would pass, while in the Moroccan dialect, it would have been scandalous! It's as if we are ashamed of our habits and our little identity. It's all that I'm inspired by. I want to look at the person right next to me and borrow his pictures. Capture happiness. Take pictures where the Moroccans looked good for the photo, just because it was important to them. I want to export these images. It's normal life that is important. The Japanese have done it very well. They spread their way of life, emphasizing these little details. Their way of talking, eating, talking together ... I don't want to take an Andy Warhol-style Pop Art character and add a little Moroccan hat to it. No! I want to draw people who are preparing to go to the hammam, people who buy figs, who eat a sandwich ... That's really it.

We noticed that you had a lot of tenderness for popular Moroccan culture "old school", and that you were inspired by elements that were sometimes very kitsch to make something new. Do you agree with this feeling?

It's exactly that. On the other hand, I would not say "tenderness". With us, we rather say « 7anane l'walidine ». These are the little rituals that we have at

home. Our habits. It's the way moms make tagine and bread. It's also the way you have fun when you go to the bar. The way we listen to popular music. We are not used to staging them in our different artistic disciplines. I love the sense of DIY that we made here, the Moroccan do it yourself! It reminds me of memories. The smell of cafes when you go inside, the smell of snacks ... I don't want to live modernity to please others. It's my life ! If one day I have Alzheimer's, I can at least remember the person I was.

Is that also why you created your own comic book series, Le Casablancais?

This is too funny because it brings me back to my childhood. The time when I copied lots of Marvel and DC Comics drawings... I created lots of superheroes with Moroccan superpowers! Like "Babouche-man" who threw babouches everywhere! I always dreamed of creating a character who represented my life. It was my graduation subject at the school of fine arts. He is a hero without glory who makes us visit Casablanca. A bit like Tintin! In the first volume, I mentioned phenomena that could not occur anywhere else. In the second, I talked more about him. From her first love story. I imitated the rhythm of the novelas series that we watched when we were little. I got a bit of inspiration from Indian movies too. I even imitated their faults by introducing a few narrative facilities, a story that really resembles this kind of film. This made a splash in Morocco in the 80s and 90s. For volume 3, I am preparing a story that will talk about boxing. It will be a kind of Rocky Balboa, which will highlight an endangered Moroccan practice: l'7al9a. It's like street theater. In short, as long as I am alive, I will work on this series. I will make it live to promote our culture. It doesn't matter if it works or not, we don't care. What matters is energy.

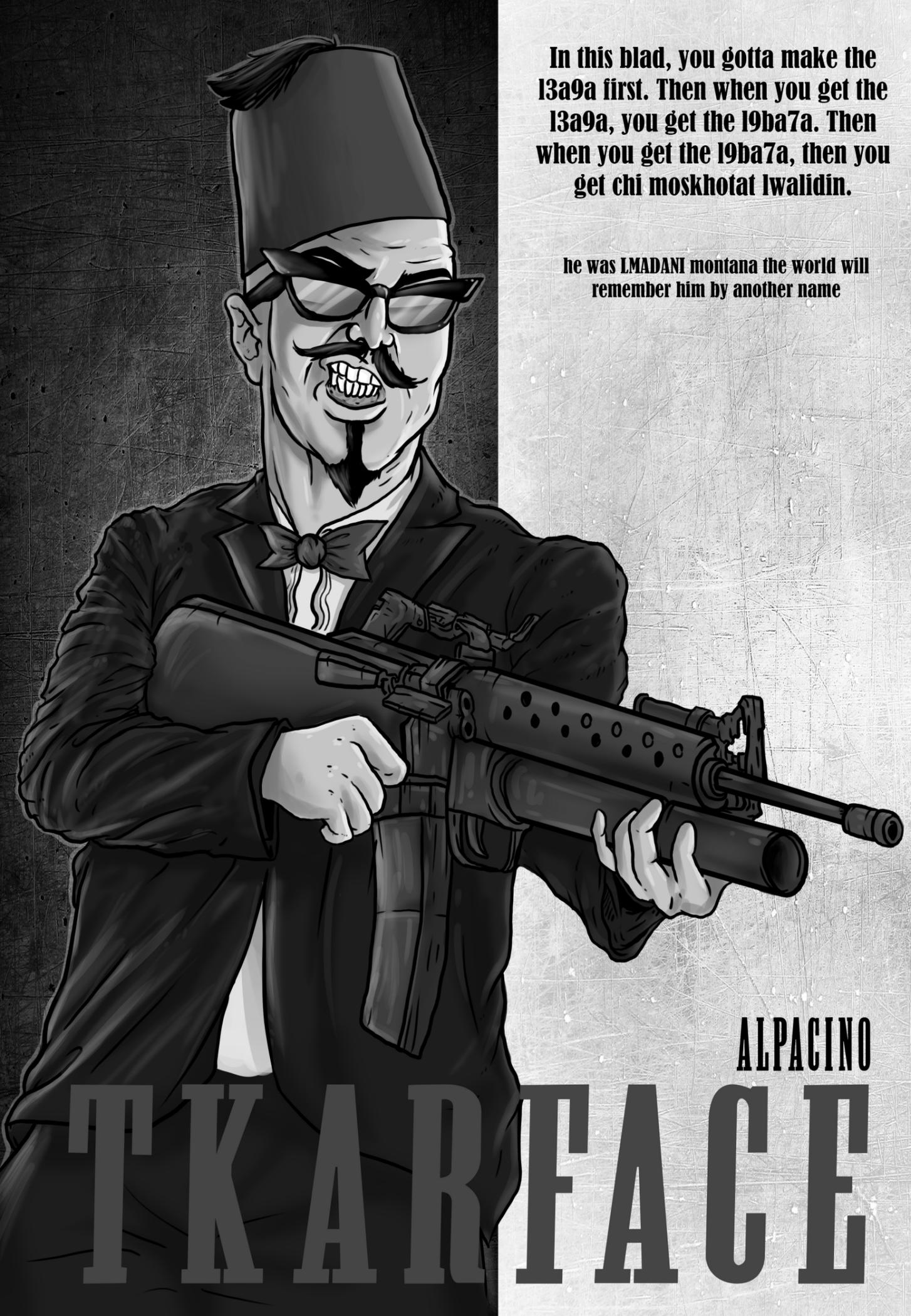
Have you ever thought of live anywhere-else? To leave Morocco?

I couldn't even move out of this house where I finally built my workshop! I left for a while in the city center, but I ended up coming back. This is where I grew up. I cannot leave Morocco. Impossible. No matter the difficulties or problems. It's easy to run away. If I can leave a little trace in history, it will be cool if I do it here.

MADANI LEE



katmchi sa7a o kib9a lfint!



In this blad, you gotta make the 13a9a first. Then when you get the 13a9a, you get the 19ba7a. Then when you get the 19ba7a, then you get chi moskhotat lwalidin.

he was LMADANI montana the world will remember him by another name

ALPACINO

TKARFACE

You are currently wearing a certain green soccer jersey... Can you tell us about it?

Raja Casablanca is the first love of my life! I started to develop my personality when I went to school. The first thing I liked was this club. It's much more than a club! It's a way of seeing football differently, a mentality, a philosophy, a lifestyle! It makes us happy, it makes us sad. I experienced emotions with Raja that I could not live elsewhere. When you go to the stadium, you find a tramp, a lawyer, a doctor, a pickpocket ... Whatever, we're together. The only goal is to support our team. It is an eternal love that is always marked in my heart. I will never change it. It's my DNA, my fingerprint. This love is unconditional. I played in the Raja teams until the minimal. After I stopped. If one day I have money, I will of course become the president of the club. (Laughter)

You're also part of a music group! Can you tell us about it?

Music has always been on my mind. I've played in a lot of bands! I was singing ska, punk, fusion ... I stopped for a while. At the age of 30, we ended up in a bar with friends. We did a jam and we decided to do "Mustache Orchestra" in 2018. It is a kind of orchestra, like those that Moroccans suit for weddings. We use very pop Moroccan songs. These are classic songs that everyone knows. We take them back in a rock way by sometimes injecting a little metal, punk, reggae... it made us really happy to replay all these songs. It's a show where we laugh a lot. We present our titles as riddles. People don't recognize right away but they react as soon as we start to sing! It's really the burst. We don't refuse any scene. Money or not, good stuff or not. We just want to play this show, just to share this love for music and Moroccan wedding parties. We dance and we sweat!

Isn't that exactly what you want to do when you draw? Dust the tradition while respecting it, without perverting it?

The idea is "breaking the rules"! It's about disturbing the classic Moroccan, the one who doesn't want to move. We want to talk to our generation. Disturb our parents and live our Morocco to us. Our habits are original. We want to free ourselves without denying our past. I would not speak of "tradition" - because sometimes traditions completely miss the plate -, but of lifestyle.

The final word ?

Dima Raja!

**FULL INTERVIEW
ON KARTON-ZINE.COM**

FESTIVAL L'BOULEVARD

HICHAM BAHOU, Directeur du festival



Un grand festival peut-il rester indépendant si son existence dépend du concours de marques privées qui le sponsorisent ? En Europe, non. Au Maroc, oui. Depuis plus de quinze ans, l'événement casablancais L'Boulevard accueille plus de 100 000 festivaliers sur quatre jours. Le tout sans bar et sans billetterie. Sur place, nous avons rencontré le directeur du L'Boulevard Hicham Bahou afin de nous plonger dans le contexte des réalités marocaines. | *Propos recueillis par Polka B. | Photos : Chadi Ilias / Zakaria Latouri / Hicham Laabd.*

Can a big festival remain independent if its existence depends on the competition of private brands that sponsor it? In Europe, no. In Morocco, yes. For more than fifteen years, the Casablanca event L'Boulevard has welcomed more than 100,000 festival-goers over four days. All without bar and ticket office. On the spot, we met the director of L'Boulevard Hicham Bahou in order to immerse ourselves in the context of Moroccan realities. | *Trad : Mdma SPKR*

Comment cette idée de grand festival pour la musique alternative a t'elle vu le jour ?

HICHAM BAHOU : Au départ, on ne se posait pas de questions. Mon collègue Momo était déjà régisseur au théâtre de la Fédération des Oeuvres Laïques (FOL). Moi, je donnais juste un coup de main à des potes qui jouaient dans des groupes de rock. C'était une toute petite scène, très dispersée. On organisait des concerts dans des conditions toutes pourries ! Le premier truc à faire, c'était de créer des studios de répétition. On n'avait pas d'idées derrière la tête. Au départ, je devais bosser dans la pub ! À force de trimer, on a eu envie de faire quelque chose pour la culture live. Il n'y avait rien ici, pas de « gros son ». Rien du tout.

Quels sont les premiers concerts que vous ayez organisés ?

HB : Essentiellement des concerts de metal. Un peu de punk... À l'époque, ça choquait ! C'était à la FOL au début des années 2000. Nous jouissions d'une certaine liberté, mais le lieu restait quand même réservé à une élite. Petit à petit, les médias se sont mis à s'intéresser à nous. Les gens hallucinaient que ce genre de concerts puissent exister ici, alors que cela a toujours été le cas ! Le Maroc était une grande destination hippie dans les années 60. De nombreux groupes se sont formés au

gré des rencontres. Mais toutes ces initiatives étaient invisibles vu que les musiciens ne se fédéraient pas. En plus, les groupes avaient beau être performants, ils duraient rarement. Quand il n'y a pas de scène tout est plus dur !

À quel moment as-tu décidé de voir les choses en plus grand ?

HB : Quand les médias ont fait de gros dossiers sur la musique alternative, les premiers sponsors sont arrivés pour nous soutenir. Avec Momo, on voulait arrêter de « bricoler ». C'était dur dans nos vies personnelles. Soit on arrêta, soit on s'y mettait à plein temps. On a choisi la seconde option en 2006. Le plus grand boulot, c'était de fédérer toute notre équipe de bénévoles. Ça représente du monde, un vrai convoi ! On a du apprendre sur le tas, car nous étions tous issus de métiers qui n'avaient rien à voir !

Pourquoi avoir déménagé le festival au stade de rugby du R.U.C ?

HB : En 2002, nous avons constaté que la FOL n'était plus adaptée. Les 400 places étaient prises, et 2000 personnes attendaient dehors ! Il y avait une grande vitre intermédiaire. Elle s'est brisée plusieurs fois sous la pression des gens qui voulaient rentrer. Le boulevard était bloqué, les voitures ne pouvaient plus passer... Il y avait trop de tensions. Nous avons donc directement déménagé le festival au stade du



How did this idea of a great festival for alternative music come about ?

HICHAM BAHOU : At the start, we didn't ask ourselves any questions. My colleague Momo was already stage manager at the theater of the Federation of Lay Works (FOL). I just gave a hand to friends who played in rock bands. It was a very small, widely dispersed scene. We organized concerts in all rotten conditions! The first thing to do was to create rehearsal studios. We had no ideas in mind. At the start, I had to work in advertising! By dint of slavery, we wanted to do something for live culture. There was nothing here, no "big sound". Nothing at all.

What were the first concerts you organized ?

HB : Mainly metal concerts. A little punk. It was at the FOL in the early 2000s ... It shocked! We enjoyed some freedom, but the place was still reserved for an elite. Little by little, the media began to take an interest in us. People hallucinated that this kind of concert could exist in Morocco. While this has always been the case! Morocco was a great hippie destination in the 60s. Many groups were formed according to the meetings. But all these initiatives were invisible since the musicians did not unite. In addition, the groups may be successful, they rarely lasted. When there is no scene, everything is harder!

When did you decide to think bigger?

HB : When the media made big files on alternative music, the first sponsors arrived to support us. With Momo, we wanted to stop "tinkering". It was hard in our personal lives. Either we stopped or we started full-time. We chose the second option in 2006. The biggest job was to federate our entire team of volunteers. We are a real convoy! It represents people. We had to learn on the job, because we were all from trades that had nothing to do!

Why did you move the festival to the R.U.C rugby stadium ?

HB : In 2002, we found that the FOL was no longer suitable. The 400 places were taken, and 2000 people were waiting outside! There was a large intermediate window. It broke several times under pressure from people who wanted to get in. The boulevard was blocked, the cars could no longer pass... There was too much tension. So we directly moved the festival to the Racing Universitaire De Casablanca stadium (still hosting the event). Welcoming thousands of people on a large rugby field, all in open door ... it scared me at first. In addition, it was in 2003. The year of the famous case of "so said satanist" in the middle of Moroccan metal. The people who had been charged were really part of our tribe. Some remained imprisoned for more than a month ... In response, the solidarity



Racing Universitaire De Casablanca (accueillant toujours l'événement, NDLR). Accueillir des milliers de personnes sur un grand terrain de rugby, le tout en open door... ça me faisait peur au début. En plus, c'était en 2003. L'année de la fameuse affaire des « pseudos satanistes » dans le milieu du metal marocain. Les gens qui avaient été inculpés faisaient vraiment partie de notre tribu. Certains sont restés emprisonnés plus d'un mois... En réaction, le mouvement de solidarité a été énorme. Beaucoup de gens qui ne se croisaient pas d'habitude se sont liés pour les soutenir. Cette affaire a définitivement renforcé la scène. Elle a ouvert les yeux des marocains. Pas seulement dans le metal et le punk, mais sur l'ensemble de la culture alternative qui comprend aussi le hip-hop. Les jeunes avaient quelque chose à dire. Il fallait bien qu'ils s'expriment. En 2005 et en 2006, nous avons accueilli plus de 160 000 personnes sur l'ensemble du festival. Aujourd'hui, nous accueillons de 100 000 à 120 000 personnes.

Comment passer d'une petite salle à un stade en à peine un an ?

HB : On a développé nos compétences progressivement. Au niveau de la technique, de la prod, et de la logistique. Heureusement, on a pu trouver des partenaires qui nous ont accompagnés. On venait de la com, donc on maîtrisait ce langage. On a toujours su négocier avec eux de manière à garantir l'indépendance totale du festival. On a toujours imposé nos propres contraintes. L'objectif, c'était de proposer un événement grand public et gratuit. Ce n'est pas rien ! En Europe, l'économie des festivals se repose principalement sur la vente d'alcool, les subventions et la billetterie. Au Festival L'Boulevard, nous ne bénéficions d'aucune de ces sources.



movement was enormous. Lots of people who weren't usually meeting have joined to support them. This affair has definitely strengthened the scene. It opened the eyes of Moroccans. Not just in metal and punk, but in the whole alternative culture which also includes hip-hop. Young people had something to say. They had to express themselves. In 2005 and 2006, we welcomed more than 160,000 people throughout the festival. Today, we welcome 100,000 to 120,000 people.

How do you go from a small hall to a stadium in just a year ?

HB: We have developed our skills gradually. In terms of technique, production, and logistics. Fortunately, we were able to find partners who accompanied us. We came from "communication", so we mastered this language. We managed to negotiate with them in order to guarantee the total independence of the festival. We have always imposed our own constraints. The goal was to offer a free public event. It's not nothing ! In Europe, festivals's economy is based mainly on the sale of alcohol, subsidies and ticketing. At the L'Boulevard Festival, we do not benefit from any of these sources.

Hence the sponsorship ...

HB: In our situation, this was the only solution that was within our reach. That questions a lot of my European friends. Many tell me that I am not independent because I depend on brands. I tell them it's like that in your country. Not here ! In our context, the brand is only present for one week. Then it leaves! We sell it space, and we run the festival with the benefits of this sale. That's all. These brands have no control over what we do. From the start, we decide everything. It's a difficult choice. This leads us not to eat sometimes ... But we assume. I remind you that the festival is free. If not, we would target only an elite.



D'où le sponsoring...

HB : Dans notre situation, c'est la seule solution qui était à notre portée. Ça interroge beaucoup de mes potes européens. Beaucoup me disent que je ne suis pas indépendant car je dépend des marques. Je leur répond que c'est comme ça chez eux. Pas ici ! Dans notre contexte, la marque est seulement présente une semaine. Après, elle part ! On leur vend de l'espace, et on monte le festival grâce au fruit de cette vente. Basta. Ces marques n'ont aucun droit de regard sur ce qu'on fait. Depuis le début, on décide de tout. C'est un choix difficile. Cela nous mène à ne pas manger parfois... Mais on assume. Je rappelle que le festival est gratuit. Si ce n'était pas le cas on ne s'adresserait qu'à une élite.

Votre grand cheval de bataille reste-t'il le soutien à la scène locale ?

HB : Bien sûr. Nous ne sommes pas un festival de têtes d'affiche. On en programme car elles nous aident à ramener le public. Cela nous sert aussi à mettre en valeur les jeunes groupes sur la scène tremplin. Sans oublier les groupes marocains confirmés ! Ceux qui assurent, mais qui ne sont pas encore connus. Le côté international de notre programmation est très importante. On veut que les artistes se croisent et échangent entre eux. On veut éveiller la curiosité. Il y a certains types d'artistes que le public ne pourra voir qu'au L'Boulevard. Des artistes alternatifs et atypiques qui ne passent pas à la radio. C'est une relation de confiance qu'on

entretient avec le public.

Dans le domaine du rap, il semblerait que le public marocain porte plus d'intérêt à ses représentants locaux qu'aux artistes étrangers. Hier soir par exemple, il y avait plus de monde pour le jeune casablancais Dollypran que pour les européens de Dope D.O.D (le 13 septembre 2019, NDLR) !

HB : C'est vrai. Aujourd'hui les têtes d'affiches rap sont les artistes marocains. On finit nos soirées avec des artistes locaux depuis 2013. Ce sont eux qui gardent le public ! Certains artistes comme Dizzy Dros sont vraiment très attendus. Dollypran a beau être plus jeune, l'engouement est réel. La génération trap actuelle est très dynamique. Certains français ne se rendent pas compte. Par méconnaissance, ils ont une vision un peu kitch de la musique marocaine. Les scènes alternatives ne sont pas du tout exportées et c'est bien pour cela qu'elles sont aussi intéressantes. Le groupe Hoba Hoba Spirit tourne très peu en France alors qu'ici, il remplit des stades ! Ils ont même fait une tournée aux États-Unis... C'est surprenant, car la communauté marocaine est très présente en France et en Belgique. Je crois que les festivals européens ne veulent pas programmer ce type de groupe car ce n'est pas ce qu'ils « attendent ». Ils ont beaucoup d'idées préconçues au sujet de notre scène. C'est dommage, car les groupes marocains doivent obligatoirement songer à une carrière internationale s'ils veulent se développer. Les choses changent mais il y a encore beaucoup de travail. J'en reviens au manque de structures. C'est très difficile de faire quelque chose sans salles pour jouer. On essaie de pallier à ça tout au long de l'année avec notre salle « Le Boultek »,

mais ce n'est pas suffisant.

Devant l'ampleur des améliorations à apporter, quel idéal revendique le festival ?

HB : À notre niveau, on essaie d'apporter un peu plus d'égalitarisme. Je vois qu'en France, beaucoup de gens se plaignent des politiques culturelles qui sont menées. Je ne dis pas que ces problèmes n'existent pas, mais cette situation est incomparable avec la notre. Les contextes n'ont rien à voir. Nous partons de zéro. Il n'y a pas de dynamique. Devant ce vide, les gens se sont réfugiés dans les écrans des smartphones. Nous avons opté pour la gratuité pour habituer la population à la culture. Quand on organise des concerts dans des salles, on maintient le ticket à des prix oscillant entre 2 et 4 euros. Cela sert d'abord à couvrir les frais. Pour que les gens soient prêts à payer pour de la culture, il y a toute une éducation à apporter. Nous n'en sommes pas là. Je veux rappeler que si notre festival existe, c'est aussi parce que beaucoup d'artistes ont accepté de jouer le jeu en baissant leur cachet. Certains se sont même produits gratuitement.

C'est toujours un défi de ramener du public. On en accueille un petit peu moins depuis quelques années... J'ai l'impression qu'avec le streaming, les gens se déplacent moins. Ils ont moins ce besoin de « vivre » les choses... Mais ce sujet dépasse le Maroc.

C'est une problématique bien plus globale !

Does your great challenge and goal remain to support the local scene ?

HB : Of course. We are not a headlining festival. We program headliners to help us gather more public. It also helps us to highlight young groups on the springboard scene. Without forgetting the confirmed Moroccan groups! Those who insure, but who are not yet known. The international side of our programming is very important. We want artists to meet and exchange with each other. We want to arouse curiosity. There are certain types of artists that the public can only see at L'Boulevard. Alternative and atypical artists who are not played on the radio. It is a relationship of trust that we have with the public.

In the rap field, it seems that the Moroccan public is more interested in its local representatives than foreign artists. Last night, for example, there were more people for the young Casablancais Dollypran than for the Europeans from Dope D.O.D (September 13, 2019, Editor's note)!

HB : It's true. Today in the rap scene, the headliners are Moroccan artists. We have ended our evenings with local artists since 2013. They are the

ones who keep the public on site! Some artists like Dizzy Dros are really eagerly awaited. Dollypran may be younger, the craze is real. The current trap generation is very dynamic. Some French people don't realize it. Out of ignorance, they have a slightly kitsch vision of Moroccan music. Alternative scenes are not exported at all! That's why they're so interesting. The Hoba Hoba Spirit group does very little touring in France when it fills stadiums here! They even toured the United States ...

This is surprising, because the Moroccan community is very present in France and in Belgium. I believe that European festivals do not want to program this type of band because it is not what is "expected". They have a lot of preconceived ideas about our scene. It is a shame, because Moroccan groups must necessarily consider an international career if they want to develop. Things are changing but there is still a lot of work. I come back to the lack of structures. It's very difficult to do something without venues to play at. We try to compensate for this throughout the year with our "Le Boultek" room, but it is not enough.

Given the scale of the improvements to be made, what ideal does the festival demand ?

HB : At our level, we try to bring a little more egalitarianism. I see that in France, many people complain about the cultural policies that are carried out. I am not saying that these problems do not exist, but this situation is incomparable with ours. Contexts have nothing to do with it. We are starting from scratch. There is no dynamic. In front of this emptiness, people took refuge in the screens of smartphones. We opted for free entry to help people get used to show interest in culture. When we organise concerts in halls, we keep the ticket at prices ranging between 2 and 4 euros. This is first to cover the costs. In order for people to be ready to pay for culture, there is a whole education to be made. We are not there yet. I would like to remind you that if our festival exists, it is also because many artists have accepted to play the game by lowering their fees. Some of them even performed for free.

It's always a challenge to bring people back. We've been hosting a little less for the past few years ... It seems to me that with streaming, people travel less. They have less need to "live" things ... But this subject goes beyond Morocco.

This is a much more global problem!

FULL INTERVIEW
ON KARTON-ZINE.COM



ALBUMS REVIEWS

HAOUSSA – HAOUSSA (2012)

De tout temps, les groupes s'inspirent d'autres groupes. Une somme de ressemblances, d'influences, et d'inspirations... Mais de qui s'inspire Haoussa ? De façon miraculeuse et spontanée, le groupe a créé une identité musicale insaisissable, puisant dans la singularité, la rage et la folie créatrice de chacun de ses membres. Haoussa ne fait pas du punk. Mais aucun groupe n'est plus punk que Haoussa.
Par Polk.B



COCKTAIL MOLOTOV AÏSSÂWI (MAROC)

Des musiciens habillés de blouses rouges, bleues et oranges. Sous une grosse perruque rose fluo, le chanteur pousse des cris aigus dans une langue inconnue. Des onomatopées, des rugissements, des petits bruits qui se multiplient...

À l'unisson, toute l'équipe apporte sa pierre à l'édifice. Chantée a cappella, cette pluie forme une symphonie imprévisible, asymétrique et délicieusement imparfaite. Une lead de guitare l'accompagne. Les autres musiciens n'ont que faire de leurs instruments, posés au sol. Des ombres surgissent de l'autre côté du rideau et viennent servir du thé à quelques personnes du public. Finalement, le batteur retourne derrière ses fûts. La rythmique retentit. La première note de basse pointe le bout de son nez.

Bienvenue chez Haoussa.

On se croirait dans un magasin de jouets, rempli de détraqués entrés par effraction. N'inspirant qu'à s'éclater, foutre le bordel. Sur scène, les 5 Haoussa sont dans leur salon. Tout paraît possible, ils emmerdent le monde et s'en délectent. Le casting

est explosif : un batteur et un bassiste venant du metal, un chanteur issu du breakdance et du rap, un guitariste autodidacte débordant d'idées, et un Dj- claviériste amoureux de toutes les musiques.

Selon les mots du batteur Azzedine, c'est bien ce bordel (dés-)organisé qui faisait la force du groupe : « *chacun ramenait sa rage, ses frustrations, ses points faibles... Et on balançait tout ça en répét. On ne savait pas quelle direction ça allait prendre, mais on finissait toujours au moins avec deux morceaux complètement chtarbés. Musicalement, c'était incompréhensible... Et bizarrement, on s'est rendus compte ça avait du sens pour les gens.* »

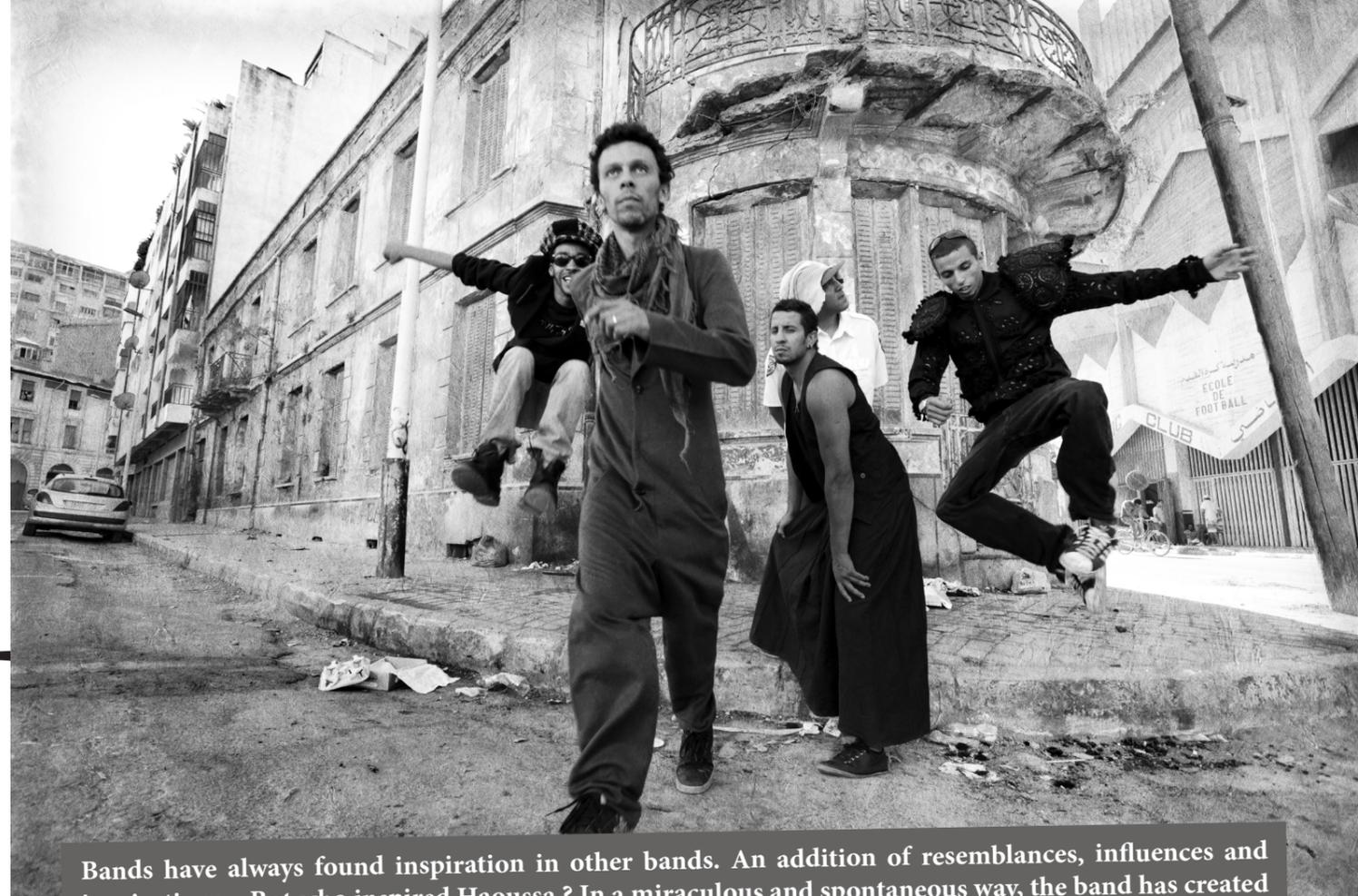
Très vite, le public accueille cette folie musicale à bras ouverts, voyant en eux les successeurs du légendaire groupe **Nass El Ghiwane** pour leurs textes sincères, à la fois sarcastiques et engagés, si proches de la réalité du peuple marocain.

Le destin du groupe change lors de sa rencontre avec une productrice française, la regrettée **Sarah Hajlblum**. Aux manettes

du label parisien Basaata à cette époque, elle aide à la structuration et au développement de nombreux artistes marocains à l'étranger.

Quand elle assiste au show des 5 Haoussa, c'est le coup de foudre. Sous son impulsion, le groupe ne va pas tarder à exporter sa musique en France, en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Espagne et au Brésil (seul pays au monde à avoir son fan-club officiel de Haoussa!). Mais avant toute chose, il faut enregistrer un album. Sarah Hajlblum va leur offrir cette opportunité, et pas dans n'importe quel studio.

« *Du jour au lendemain, on s'est retrouvés à Paris dans les locaux du mythique Studio Davout. Pour nous, c'était incroyable. Surprenant aussi. D'un coup, on était entourés de grands professionnels... On n'y était pas du tout habitués. Avant de connaître notre productrice, nous étions des apaches ! On voulait juste jouer, sans se poser de questions.* »



Bands have always found inspiration in other bands. An addition of resemblances, influences and inspirations... But who inspired Haoussa ? In a miraculous and spontaneous way, the band has created an ungraspable musical identity, through each member's singularity, rage and creative madness. Haoussa doesn't do punk. But there is no punker band than Haoussa. | By Polka B. / Trad : Julie B

Musicians wearing red, blue and orange blouses. Under a large fluo pink wig, the singer hisses in a high pitched voice, in an unknown language.

Onomatopoeias, howling, small noises are spreading... Each member of the team added their stone to the building. Sung a cappella, this rainlike sound forms and unpredictable symphony, both asymmetrical and so deliciously flawed. It is accompanied by a guitar lead. The other musicians do not care for their instruments, which lie on the floor. Shadows emerge from the other side of the curtain and come out to serve tea to some people in the audience. Finally, the drummer comes back to his drums. The rhythm resonates. The first bass note shows up.

Welcome to Haoussa's.

It feels as if we were in a toys store, crowded with madmen who trespassed. We only want to burst out, to make a mess. On stage, the 5 Haoussa are like in their living room. Everything seems possible, they don't give a shit and revel in it. The cast is explosive : a drummer and a bassist that come from metal, a singer issued from both breakdance and rap, a self-taught guitarist full of ideas, and a Dj-keyboarder in love with all music.

Just like Azzedine the drummer says: it is that (dis)organised mess that makes the band's strength « *each one brought their rage, their frustration, their fails... And we put all that together during the rehearsals. We didn't know where it would lead us, but we always ended up with at least two completely nuts songs. It was musically impossible to understand... And weirdly enough, we realised that is made sense to people.* »

The audience warmly welcomes this musical madness very fast, seeing them as legendary band **Nass El Ghiwane's** successors, because of their sincere texts, that are both sarcastic and political, so close to the reality of the people of Morocco.

The band's destiny changes when they meet the late French producer **Sarah Hajlblum**. Then head of the Parisian label Basaata, she helped with the structuring and developing of many Moroccan artists abroad.

When she first sees Haoussa on stage, it's love at first sight. With her impetus, the band soon exports its music in big festivals in France, Switzerland, Germany, the Netherlands, in Spain, and in Brazil (the only country in the world with its own Haoussa official fan-club!).

But, before anything, they have to record an album. Sarah Hajlblum 31

Une question se pose d'emblée : comment reproduire cette insouciance (faisant le charme du groupe) sous les contraintes du format d'un album, en compagnie d'arrangeurs ?

« On n'avait pas été préparés à ça. On n'avait même pas de démo quand on est entrés en studio ! Et sur scène, nous ne jouions jamais nos morceaux de la même manière. Nos concerts ne se ressemblaient pas. Le vrai travail sur ce disque, c'était de produire un objet auquel on puisse s'identifier. Mais c'était difficile car tout était trop clean ! Imagine des sauvages en costard-cravate (Rires) ... ça le fait pas ! C'était juste une autre façon de voir les choses. On mesurait tout de même notre chance de découvrir tout ça, alors on a fait de notre mieux. »

Sur l'album, plusieurs chansons ont durablement marqué le public marocain.

« *L'Ftikhabate* » est rapidement devenue l'emblème du disque. Plus linéaire et cyclique que les autres morceaux, il laisse plus amplement place aux textes de **Khalid Moukdar**. Proposant un jeu de mot entre le droit de vote et le fait de « se faire rouler », il pointe l'illusion de la démocratie de façon ironique et théâtrale.

« *Magrebhi Hoor* » (pour « typiquement maghrébin ») illustre parfaitement la folie créatrice du groupe, sans couplet ni refrain. À géométrie variable, le morceau collectionne les mélodies inattendues en restituant la dynamique débridée du groupe, toujours gorgée d'enthousiasme en salle de répét'

« *Al Wada3* » s'adresse directement au système. Un coup de gueule hurlé aux oreilles d'un gouvernement ne connaissant rien des aspirations de la jeunesse, tout aussi puissant en version acoustique.

8 ans après la sortie de cet album (considéré pour beaucoup comme un classique), le groupe est en stand-by. Du reste, personne n'en a jamais annoncé la fin. Peut-être que la formation va reprendre... Peut-être pas. Peut-être qu'il y aura d'autres membres... En tout les cas, Haoussa is not dead !

Pour une immersion dans la musique et dans l'esprit du groupe, nous vous conseillons de regarder la vidéo « **Haoussa et Issaouas de Fès, Mehdi Nassouli @ Festival gnawa d'Essaouira** », toujours disponible sur internet. À l'occasion de ce festival, les Haoussa avaient croisé le fer avec un célèbre ensemble traditionnel **Aïssâwa**. D'une attirance forte pour les dissonances, la transe et les ambiances sombres, cette culture musicale ancestrale trouve un point de jonction presque évident avec la musique des cinq punks. Comme toujours, rien n'avait été préparé... Cette magie de l'instant, nul ne pourra jamais la capturer sous le format d'un album.



Pourquoi « Haoussa » ?

Le nom du groupe ramène à plusieurs significations. Renvoyant à la « frénésie », c'est d'abord le nom d'une langue parlée dans toute l'Afrique, principalement issue du Niger et du Nigeria. C'est aussi le nom d'un peuple qui a longtemps pratiqué la religion animiste avant l'arrivée de l'islam. Quand l'islam est apparu dans les régions haoussas pendant le XIV^e siècle (par l'intermédiaire de voyageurs et de commerçants venus des régions situées au nord du Sahara), les grands chefs urbains se sont appuyés sur les deux types de croyances pour légitimer leur pouvoir dans les zones rurales.

Cet image hybride d'un islam « adapté » a beaucoup parlé au groupe. Un islam de la vie quotidienne, propre à la « tribu Haoussa » et mis au goût du jour dans le contexte du Maghreb.

Why « Haoussa » ?

The band's name combines many meanings. It refers to some sort of « frenzy », but it is originally the name of a language spoken in the whole Africa, principally from Niger and Nigeria. It also is the name of a people that practiced the animist religion for a long time, before Islam appeared. When Islam first came to the haoussa regions during the 14th century (through travelers and merchants from regions North of the Sahara), the great urban chiefs relied on two types of beliefs to legitimated their power in rural zones.

This hybrid picture of an « adapted » Islam rang a bell for the band. An Islam of the daily life, from the « Haoussa tribe » to an evolution through Maghreb's context.



gives them this opportunity, and not just in any studio.

« *It happened overnight, we found ourselves in Paris, in the mythical Studio Davout. It was incredible to us. And surprising. All of a sudden, we were surrounded by big professionals... We weren't used to that at all. Before we met our producer, we were apaches ! We just wanted to play, without really wondering about anything* ».

One specific question comes to mind: How, considering the constraints brought by the format of the album and the working in collaboration with arrangers, to keep up with the band's recklessness that made its character?

« *We hadn't been prepared for that. We didn't even have a demo when we entered the studio ! And on stage, we never played the same. Our concerts never looked alike. The real work on this disk was to produce something to which we could relate. But it was*

rather difficult because it all was so clean ! Just imagine us savages wearing tuxedos...(laughs)...it just doesn't fit ! It was just another way of seeing things. But we were conscious of how lucky we were to discover all that, so we did our best ».

On the album, many songs sustainably marked the Moroccan public.

« *L'Ftikhabate* » soon became the central motif of the disk. Being more linear and cyclic than the other tracks, it allows more space to Khalid Moukdar's texts. It is a wordplay between the right to vote and the fact of being cheated, and therefore it stresses the illusion of democracy, in an ironic and theatrical way.

« *Magrebhi Hoor* » (for « typically Maghrebin ») perfectly fits the creative madness of the band, having no chorus or verses. This tracks is full of unexpected melodies that really reconstitute the band's wacky dynamics, filled with enthusiasm.

« *Al Wada3* » is directly aimed at the system. It's a vindictive scream in the ears of a government that knows nothing about the aspirations of the youth, and it is just as powerful in acoustic version.

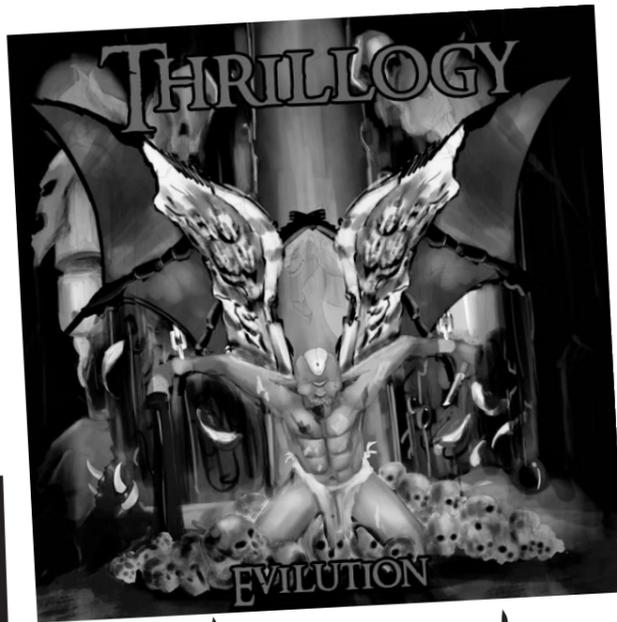
8 years after the release of this article (now considered as a classic by many), the band remains on standby. No one ever announced its ending. Maybe it'll come back... Maybe not. Maybe other members will come by... Anyway, Haoussa is not dead!

For an immersion in the band's music and spirit, we advise you to watch the video « **Haoussa et Issaouas de Fès, Mehdi Nassouli @ Festival gnawa d'Essaouira** », still available on the internet. For this festival, the Haoussa crossed cultures with a famous **Aïssâwa** traditional ensemble. This ancestral musical culture, with a strong attraction towards dissonances, trance and sombre ambiances is at quite an obvious crossroads with the five punk's music. As always, nothing was prepared in advance... This magic of the instant, no one can ever seize it whole in an album format.

ALBUMS REVIEWS

THRILLOGY EVILUTION (2015) / SOLDIERS OF IGNORANCE EP (2019)

À l'occasion de la sortie de notre hors-série dédié à la scène musicale marocaine, nous avons donné carte blanche au média metal L'Ma3adine, basé à Casablanca ! Quand nous leur avons demandé de nous chroniquer un album de metal marocain, ils n'ont pas hésité très longtemps... C'était Thrillology! Et pourquoi? «Parce qu'il n'y a pas mieux!» | Par L'Ma3adine



According to this special edition dedicated to the Moroccan music scene, we gave carte blanche to the metal media L'Ma3adine, based in Casablanca! When we asked them to review a Moroccan metal album, they didn't hesitate for long... It was Thrillology! Why? «Because there's nothing better!» | By L'Ma3adine / Trad: Alkistis A.



TRASH METAL (Casablanca)

Thrillology, qui pourrait être traduit par «*science du frisson*» est un groupe marocain de Heavy / Thrash Metal. Formé au départ par quatre amis (Wassim, Achraf, Tarik, Yassine), le groupe a décidé d'explorer différents sous-genres de Metal avant de se concentrer sur le Thrash Metal.

Après une première phase de reprises, le groupe a travaillé sur ses propres chansons, pour sortir son premier album en janvier 2015. *Evilution*, c'était un ramas de guitares distordus à la façon d'Exodus, des blast beats bien mis en avant... Bref, un chef-d'œuvre, écrit et produit par Wassim. L'album englobe 8 chansons au total, débutant avec «*A goblet from Nile's legacy*» qui commence une guitare classique douce mais très sombre, accompagnée d'une lourde basse qui bascule vers un riff rapide. «*Chaos reigns, bloody blades*» sur la voix chaotique de Wassim, est l'un des solos les plus fulgurants du disque. L'album dans sa globalité est l'un des meilleurs albums de metal marocain de tous les temps.

Nous sommes en 2016. Thrillology

commence à se faire entendre. Ils décident de participer à la 5ème édition du Contest, une compétition organisée par Concert-Maroc en collaboration avec l'Uzine où plusieurs groupes performant pour que le gagnant bénéficie d'un accompagnement.

À la surprise générale, ils remportent le prix! Le clip produit à cette occasion de la chanson «*Boundaries of no limits*» est phénoménal. Une première pour la scène marocaine.

Thrillology, fidèle à ses principes et son style a enchaîné les succès avec le 1er prix du tremplin du Boulevard durant l'édition 2017. Durant sa performance, le groupe a renversé la scène. Le chaos dans toute sa splendeur. La même édition, ils ont ouvert pour le groupe espagnol Crisix. Un show inoubliable, ancré dans la mémoire des festivaliers. L'édition suivante, Thrillology reprend une chanson de Gojira en hommage à une grande supportere de la scène metal qui s'était donné la mort durant la même semaine. Les 3 années suivantes, le groupe assure des vingtaines de dates avec

des shows en France et en Espagne. En 2019, Thrillology sort un EP autoproduit *Soldiers of Ignorance*, avec une influence pure et dure du Thrash, du Death et du Groove. Thrillology a trouvé et affirmé son genre. Avec des solos bien distordus et des drum lines dignes de Vinnie Paul, et un chant à la Phil Anselmo et Corey Taylor. La chanson éponyme démontre parfaitement l'évolution qu'a fait le groupe suite à son album précédent : des riffs plus sophistiqués, un chant plus brut et plus agressif.

Rappelons qu'un an plus tôt, Thrillology s'était délaissé de ses membres fondateurs pour donner la chance à une nouvelle génération de jeunes herbes. Un nouveau souffle de vie qui booste la carrière du groupe. Les Thrillology restent les émissaires du metal marocain, poussant la barre toujours plus haut en détruisant les obstacles et les stéréotypes incrustés dans la culture marocaine qui n'arrive toujours pas à accepter le metal comme un vrai art.

Thrillology, which could be translated as «*thrill science*» is a Moroccan Heavy / Thrash Metal band. Originally formed by four friends (Wassim, Achraf, Tarik, Yassine), the band decided to explore different subgenres of Metal before focusing on Thrash Metal.

After a first phase of covers, the band started working on their own original songs, which led to their first album in January 2015. *Evilution* was a bunch of distorted guitars in Exodus style, blast beats well put forward... BRIEF a masterpiece, written and produced by Wassim. The album includes 8 songs in total, starting with «*A goblet from Nile's legacy*», starts with a soft but very dark classical guitar, accompanied by a heavy bass, which switches to a fast riff. «*Chaos reigns, bloody blades*» on Wassim's chaotic voice is one of the most dazzling solos. The album as a whole is one of the best Moroccan metal albums of all time.

We are in 2016. Thrillology is starting to make itself heard. They decide to participate in the 5th edition of the Contest, a competition organized

by Concert-Maroc in collaboration with l'Uzine where several bands perform so that the winner can benefit from an accompaniment.

However, to everyone's surprise, they were very successful and won the prize, accompanied by the loyalty and heart of several Moroccan headbangers. The video clip produced on this occasion of the song «*Boundaries of no limits*» is phenomenal. A first for the Moroccan scene.

Thrillology, faithful to its principles and style, goes along with success, winning the 1st prize of the 2017 edition of the «*tremplin du Boulevard*». During its performance, the group turned the stage upside down. Chaos in all its splendor. The same edition, they opened for the Spanish band Crisix. An unforgettable show, anchored in the memory of the festival-goers. The following edition, Thrillology covers a Gojira song as a tribute to a great supporter of the metal scene who had killed herself during the same week. The next 3 years, the band played about 20 dates with shows

outside Morocco, especially in France and Spain. In 2019, Thrillology released a self-produced EP *Soldiers of Ignorance*, with a pure influence of Thrash, Death and Groove. Thrillology has found and confirmed its genre. With distorted solos and drum lines worthy of Vinnie Paul, and vocals à la Phil Anselmo and Corey Taylor. The eponymous song perfectly demonstrates the evolution the band has made following their previous album: more sophisticated riffs, a rougher and more aggressive vocals.

One year earlier, an event caused Thrillology to abandon its founding members to give a new generation of new blood a chance. This change gave the band a new identity. However, Thrillology remains a reference of the local scene and the emissaries of Moroccan metal, pushing the bar ever higher, destroying the obstacles and stereotypes still stuck in the Moroccan culture which still fails to accept metal as a true art.

L'FAREE9

INTERVIEW



Fraîchement débarqués à Casablanca, nous nous étions fixés pour mission de donner la parole à des rappers de talent qui n'avaient encore jamais été interviewés ! C'est chose faite avec le trio L'Faree9 ! Rencontre non-loin du port de Casa avec Zehronin et Selfmy. | *Propos recueillis par Polka B.*

Just landed in Casablanca, our mission was to give voice to talented rappers who had never been interviewed before! And that's what we did with the L'Faree9 trio! A meeting, not far from the port of Casa, with Zehronin and Selfmy. | *Interview by Polka.B / Trad: Chris P.*

Pourquoi avoir choisi de vous appeler L'Faree9, qui signifie « l'équipe » ?

Selfmy : C'est Yassine (le 3e membre du groupe, NDLR) qui nous avait présentés à la base !

Zehronin : On s'est connus à l'usine ! (Rires) Personne ne savait que je rappais au début... Je faisais des prods et j'étais assez discret.

S : Il y avait un bon feeling entre nous.

Z : Je vais te dire franchement : on a choisi L'Faree9 parce qu'on a pas trouvé de nom !

Étiez-vous plutôt dans un esprit de collectif d'individualités ?

Z : C'était ça ! On voulait faire un truc ensemble tout en continuant à sortir des morceaux en solo. On a nos individualités. Après, cela ne nous empêche pas de fonctionner comme un vrai groupe.

Comment avez-vous découvert le rap ?

S : Mon cousin m'a fait découvrir le rap américain. J'aimais vraiment la vibe... « Hypnotize » de Biggie ! C'est devenu plus sérieux quand je me suis

mis à écouter du rap français : IAM, Lunatic, Booba, Youssoupha... J'ai mis beaucoup de temps à trouver le courage d'écrire. J'écoutais trop de rap ! Il fallait me couper de ces influences pour faire mon propre truc.

Z : Pareil. Mon cousin habitait en France et il me ramenait des cassettes. J'ai commencé par des gros tubes pop genre Michael Jackson, puis je suis passé à 2Pac, 50 Cent... Le morceau « Ready or not » des Fugees m'a vraiment mis dedans. Ce morceau ! C'était trop !

La scène rap marocaine ne vous parlait pas à l'époque ?

S : C'était beaucoup moins développé qu'aujourd'hui. À mon avis, on pouvait difficilement s'en inspirer car la scène se cherchait encore. Le premier que j'ai écouté qui rappait en Darija, c'était Don Bigg. Beaucoup de gens se sont mis à écouter du rap dans notre langue grâce à lui.

Z : C'est le premier à avoir vraiment cartonné. C'était en 2006 avec l'album Mgharba Tal Moute. Le projet était bien structuré... C'était la première fois qu'on entendait ça. On l'écoute encore maintenant, c'est un classique !

S : Avant cet album, les morceaux de rappers locaux n'étaient tout simplement pas diffusés. On se faisait écouter des titres via Messenger ou MySpace, mais on ne les prenait pas trop au sérieux.

Aujourd'hui, les rappers marocains sont devenus les artistes les plus écoutés par la jeunesse du pays. Comment la scène a-t-elle explosé aussi rapidement ?

S : A la base, la plupart des gens écoutaient du raï. Pour moi, la transition s'est faite avec des artistes qui ont commencé à mélanger rap et raï, comme Bilal. Mine de rien, ces artistes ont façonné une nouvelle fanbase qui s'est élargie avec le temps. Il parlait des problèmes sociaux et des situations quotidiennes qui touchent les jeunes. Alors quand les « purs rappers » ont débarqué, ils ont trouvé toute une jeunesse qui était prête à recevoir ce message et cette musique.

Z : Au début, les gens ne se concentraient pas trop sur les prods. Ce qui les touchaient, c'était les textes. Ils pouvaient s'identifier.

À quel moment s'est développée cette

Why did you choose to call yourself L'Faree9, which means "the team"?

Selfmy: It was Yassine (the 3rd member of the group) who introduced us basically!

Zehronin: We met at the factory! (Laughs) No one knew I was rapping at first ... I was making the beats and I was pretty low key.

S : There was a good feeling among us.

Z: Well to be honest, we chose L'Faree9 because we couldn't find a name!

Were you more into the spirit of a collective of individuals ?

Z: That was it! We wanted to do something together while continuing to release songs solo. We have our individualities. But then, that doesn't stop us from working as a real group.

How did you find out about rap?

S : My cousin introduced me to American rap. I really liked the vibe ... "Hypnotize" from Biggie! It got more serious when I started listening to French rap: IAM, Lunatic, Booba, Youssoupha ...

I took me a long time to find the courage to write. I was listening to too much rap! I had to cut myself off from these influences to do my own thing.

Z : Same. My cousin lived in France and he was bringing me tapes. I started with big pop hits like Michael Jackson, then I went to 2Pac, 50 Cent ... The Fugees track "Ready or not" really got me into it. This track ! It was too much !

Didn't the Moroccan rap scene speak to you at the time?

S : It was much less developed than today. In my opinion, it was difficult to be inspired by it because the scene was still trying to find itself. The first one I listened to, who rapped in Darija, was Don Bigg. Many people started listening to rap in our language thanks to him.

Z : He is the first to have really succeeded. It was in 2006 with the album Mgharba Tal Moute. The project was well structured ... It was the first time we listened to that. We still listen to it now, it's a classic!

S : Before this album, songs from local rappers just weren't released. We were listening to songs via Messenger or

MySpace, but we didn't take them too seriously.

Today, Moroccan rappers have become the country's youth popular artists. How did the scene expand so quickly?

S : Basically, most people listened to raï. For me, the transition was made with artists who began to mix rap and raï, like Bilal. Without realising it, these artists have shaped a new fanbase that has grown over time. They were talking about social problems and everyday situations that affect young people. So when the "pure rappers" arrived, they found a youth who was ready to receive this message and this music.

Z : At first, people weren't too focused on the beats. What touched them was the texts. They could identify themselves.

When did this independent, ambitious and productive Moroccan rap scene develop?

Z : Everything accelerated around 2014.

S : A whole generation of rappers have made themselves known to



scène rap marocaine indépendante, ambitieuse et productive ?

Z : Tout s'est accéléré vers 2014.

S : Toute une génération de rappers s'est fait connaître du grand public. Des artistes comme 7liwa ont montré que c'était possible. Le niveau était élevé. L'attente est devenue énorme !

À l'heure d'internet où se multiplient les influences, vers quel style de rap vous êtes-vous tournés ?

Z : Vers la musique échantillonnée, car on aime trop ça. Ce n'est pas du tout rétrograde pour nous. Tu peux même utiliser des samples dans la trap. C'est notre questionnement du moment. On est en train d'adapter notre musique aux sons d'aujourd'hui.

S : On a compris qu'ici, les gens ne captaient pas certains codes du rap. On était peut-être un peu trop « geeks ». On se prenait la tête sur l'écriture, à faire de belles métaphores... C'était presque de la poésie. On y injectait des références de films, de séries, de jeux-vidéos... Mais la plupart des auditeurs passaient à côté.

Z : C'était trop référencé. C'est important de faire son autocritique. On veut épurer notre musique tout en restant nous-mêmes. Le fond restera identique, mais il sera transmis autrement.

rimée. On faisait des multisyllabiques, c'était super technique ! Cela nous prenait beaucoup de temps pour assez peu de retours au final. On est en attentifs à la réception. Être seuls dans notre délire, cela ne nous intéresse pas.

C'est l'orientation que vous avez prise pour votre dernier clip « Sakan Trou7 Tri7 » ? L'univers visuel et musical tranche clairement avec vos anciens morceaux...

Z : C'est ça ! D'ailleurs, ce morceau est parti d'un délire. On a pris des morceaux d'un film marocain qui parle d'une famille qui vit avec des fantômes qui hantent leur maison. Ça nous permettait de faire une métaphore de notre groupe, vivant aux côtés de fantômes que l'on compare avec les autres rappers. On ne les voit pas, et ils ne nous effraient pas ! (Rires) Mais voilà, c'était vraiment un truc décalé. On ne l'a pas fait en se prenant au sérieux.

S : Ce film, c'est Le Silence de la Nuit. C'est vraiment un classique de la fin des années 80 chez nous. Ce qui est cool, c'est que cette image nous permettait de faire de l'ironie. Pour moi, c'est hyper important. C'est ce qui nous fait rire et pleurer à la fois. Ça ressemble à la vie.

Selon nous, vos couplets sont très loin d'avoir perdus en technique !

Z : Même si l'on se remet en question, la forme restera toujours importante

à nos yeux. Si tu dis des choses intéressantes mais que tu ne rappes pas dans les temps, je ne vais rien retenir à ce que tu dis ! Je n'aurai même pas envie de t'écouter !

S : Si des mecs comme Eminem se sont permis de briser les codes, c'est aussi parce qu'à la base, ils avaient une technique irréprochable. Avant de prétendre être créatif, je pense qu'il faut d'abord maîtriser certains fondamentaux du rap. Parfois, certains se cachent derrière le côté « créatif » pour masquer leur faiblesse.

Que pensez-vous de ceux qui fustigent la trap, et qui regrettent le rap des années 90 ?

Z : Nous n'en faisons pas partie. Peu importe si c'est de la trap ou du boom-bap. Ce sont juste des batteries différentes avec un autre tempo, rien de plus. Si tu sais rapper, tu peux poser sur les deux !

S : On écoute J-Cole, Logic, Kendrick Lamar... Ce sont des rappers techniques qui posent sur des prods actuelles.

Quels rappers marocains conseilleriez-vous d'écouter ?

Dizzy Dros, Fat Mizzo, Nessyou, Moby Dick, Al Nasser, Pause Flow...

Un dernier mot ?

Merci pour l'interview !

the general public. Artists like 7liwa have shown that it is possible. The standards were high. The expectations were huge!

In this age of online influence, what kind of rap style have you turned to?

Z : Towards sampled music, because we like it too much. This is not at all retrograde for us. You can even use samples in trap. This is our questioning of the moment. We are currently adapting our music to the sounds of today.

S : We understood that here, people do not get certain rap codes. We were maybe a little too "geeks". We were arguing over writing, making beautiful metaphors... It was almost poetry. We injected references to films, series, video games... But most of the listeners did not understand that.

Z : There were too many references. It's important to be self-critical. We want to purify our music while still being ourselves. The background will remain the same, but it will be transmitted in a different way.

S : Usually, almost the whole sentence rhymed. We did multisyllabics, it was super technical! It was taking a long time for quite a few returns in the end. We are attentive to the feedback. We are not interested in being alone in our delirium.

Is this the direction you took for your last clip "Sakan Trou7 Tri7"? The visual and musical universe is clearly in contrasts with your old songs ...

Z : That's right! Besides, this song started from a dig. We took clips from a Moroccan film about a family living with ghosts that haunt their house. It allowed us to make a metaphor of our group, living alongside ghosts that we compare with other rappers. We don't see them, and they don't scare us! (Laughs) But, there you have it, it was a really absurd thing. We didn't do it seriously.

S : This film is The Silence of the Night. It is considered as a late 80s classic here. The cool thing is that this image allowed us to be ironic. For me it's super important. This is what makes us laugh and cry at the same time. It resembles life.

In our opinion, your verses are far from being lost in technique!

Z : Even if we question ourselves, form will always remain important to us. If you say interesting things but you don't rap on time, I won't retain anything from what you say! I won't even want to listen to you!

S : If guys like Eminem have managed to be unconventional, it is also because, they had an irreproachable technique to start with. Before pretending to be creative, I think

you have to master some rap fundamentals first. Sometimes, some people hide behind the "creativity" side to hide their weakness.

What do you think of those who criticise trap music, and who miss the rap of the 90s?

Z : We are not part of them. It doesn't matter if it's trap or boom-bap. These are just different drums with a different tempo, nothing more. If you can rap, you can lay on both!

S : We listen to J-Cole, Logic, Kendrick Lamar... They are technical rappers who rap on the current beats.

What Moroccan rappers would you recommend listening to?

Dizzy Dros, Fat Mizzo, Nessyou, Moby Dick, Al Nasser, Pause Flow...

One last word ?

Thanks for the interview!

TRAVEL DIARY.



ON THE ROAD WITH... LA BANDE A KAADER au Hardzazat Hardcore Fest

IN MOROCCO

Réunis à Béziers autour de Ratboy et Mumu, les groupes La Meute, Tados, Solidagité et La Bande à Kaader ont répété dans le même local. Ils ont aussi beaucoup voyagé ensemble ! Comme la BAK a donné son ultime concert le 13/12 dernier, on s'est dit que c'était le bon moment de leur rappeler leur trip au Hardzazat Fest en 2017 ! Rencontre avec Gaab et Baastien pour en discuter à Montpellier autour d'une verre ! En 3e page, nous laisserons la parole aux membres du Hardzazat crew, qui présenteront eux-mêmes leur événement.

| Propos recueillis par Polka B.

Comment avez-vous eu l'opportunité de vous rendre au Hardzazat Festival ?

Disons que notre chanteuse Mumu a un réseau assez développé ! Cela a commencé par une rencontre avec Aimane, un des piliers du Hardzazat. On a vu qu'il y avait des scènes de support en région parisienne pour que des groupes français puissent venir jouer au festival. De notre côté, on a décidé de financer le voyage nous-mêmes car on était très motivés pour le faire. En mode low-cost, et c'était parti !

Vous n'êtes partis qu'avec La Bande à Kaader ?

Notre bande est un peu spéciale, à l'époque c'était une caravane qui comprenait plus ou moins 3 groupes : Tados, Solidagité et La Bande à Kaader ! Nous sommes liés depuis pas mal de temps. D'ailleurs, nous jouons tous les deux dans le groupe Solidagité. Pour ce voyage au Maroc, nous étions aussi accompagnés par le collectif biterrois Kamera Krew.

Comment s'est passé votre arrivée ?

On est partis de Barcelone pour atterrir à l'aéroport de Marrakech. Arrivés à la Fac de Ouarzazate, les gens de l'orga étaient super motivés, ça faisait plaisir. Il y avait des



projections, du graffiti, des groupes de rap, de techno, de punk et de métal. Le seul problème, c'est que le roi Mohammed VI devait venir le même week-end pour inaugurer un complexe hôtelier. Faire la fête dans ce contexte comme si de rien n'était, c'était impossible. Du coup, le festival a dû délocaliser tous les concerts au dernier moment !

Comment l'orga a-t-elle géré cet imprévu ?

Deux des quatre soirs de concerts ont été annulés. Tous les groupes ont été condensés le samedi et le dimanche. Après deux jours d'expos et de projections, on est partis dans des bus pour rejoindre le nouveau lieu du concert. Tous ensemble, public compris ! On est arrivés dans une auberge qui n'était pas du tout prévue pour ça à la base. En mode restaurant - salon marocain. L'endroit où tu ne t'attend pas du tout à y installer une batterie ! Accrochée au mur, il avait une photo de Depardieu habillé en Obélix qui posait avec le patron ! Autour, le paysage était vraiment impressionnant. En fait, beaucoup de studios de cinéma tournent là-bas toute l'année. Si tu es cinéphile, tu prends ta claque direct ! L'endroit était au pied de la Kasbah de Tifoutoute, une sorte d'éperon en terre rouge qui domine toute la vallée.



Gathered in Béziers around Ratboy and Mumu, the groups La Meute, Tados, Solidagité and La Bande à Kaader rehearsed in the same place. They also travelled a lot together! As the BAK gave their last concert on 13/12 last year, we thought it was the right time to remind them of their trip to the Hardzazat Fest in 2017! Meeting with Gaab and Baastien to discuss about it over a drink in Montpellier ! On the 3rd page, we'll let the Hardzazat crew members speak, who will present their event themselves. | Interview by Polka B. / Trad: Alkistis A.

How did you have the opportunity to go to the Hardzazat Festival?

Let's just say that our singer Mumu has a fairly extensive network! It started with a meeting with Aimane, one of the pillars of Hardzazat. We saw that there were support stages in the Paris region for French bands to come and play at the festival. As for us, we decided to finance the trip ourselves because we were very motivated to do it. In low-cost mode, and it was on!

You only went off with La Bande à Kaader?

Our band is a bit special, at the time it was a group included more or less 3 bands : Tados, Solidagité and La Bande à Kaader ! We've been connected for quite some time now. In fact, we both play in the band Solidagité. For this trip to Morocco, we were also accompanied by the collective Kamera Krew from Béziers.

How was your arrival?

We left Barcelona and landed at Marrakech airport. Once arrived at the University of Ouarzazate, people of the organisation were super motivated, it was a pleasure. There were projections with graffiti, rap, techno, punk and metal bands. The only problem

was that King Mohammed VI was due to come over the same weekend to inaugurate a big hotel complex. To party in this context as if nothing had happened, it was impossible. As a result, the festival had to relocate all the concerts at the last minute!

How did the organisation manage this unexpected event?

Two of the four concert nights were cancelled. All the bands were concentrated on Saturday and Sunday. After two days of exhibitions and projections, we left in buses to go to the new concert venue. All together, audience included! We arrived in a hostel which was not at all conceived for that at the base. In a restaurant - Moroccan lounge mode. The place where you don't expect to put a drum kit in at all! There was a picture of Depardieu dressed as Obélix posing with the boss hanging on the wall ! Around it, the landscape was really impressive. In





Bande à kaader (la) :

[bãdakadεv] n. indéf. plur.
Résistants des uns,
terroristes des autres,
et cramés pour tous.
Var. *bak*, *cramé crew*.

Qu'est-ce qui vous a marqué chez le public local ?

On sentait qu'il y avait une grande attente chez eux, surtout chez les plus jeunes. Malheureusement, ils ne sont pas habitués à voir des concerts aussi souvent que nous. Il leur fallait leur dose de punk-rock ! Le gens du Hardzazat se donnent beaucoup de mal pour organiser leur festival, et quand tu vois ce genre de réactions tu en comprends directement le sens. C'était intense, car on se retrouvait à plus d'une vingtaine de groupes en à peine deux jours ! L'énergie était folle.

Il y avait d'autres groupes occidentaux ?

Oui, il y avait Culture Lutte, Nausea Bomb et Bow !

Hormis le festival, avez-vous une anecdote sur votre escapade à nous raconter ?

C'est un peu naze, mais un jour dans une petite boutique, un mec nous alpague et nous dit : « Attention, vous êtes dans le magasin de Morgan Freeman ». Du coup, on se met à discuter avec lui sur le ton de la blague. D'un coup, on se retourne, et on tombe nez à nez avec qui ? Morgan Freeman !! Son sosie est marocain, maintenant vous êtes au courant.



Et pour parler un peu de vous : la Bande à Kaader, pourquoi c'est fini ?

On n'avait plus la même dynamique, les mêmes projets... On voulait passer à autre chose. On va quand même sortir quelque chose sous peu, car il nous restait quelques chansons à enregistrer ! Au début du groupe, on voulait mixer du punk à des influences oi ! des années 80... Je crois qu'on n'a jamais réussi. (Rires) Est-ce qu'on a seulement essayé ? En mixant plusieurs influences on a fait du street-punk un peu hybride. En tout cas c'était speed, agressif, simple et efficace, comme on aime !



Qu'avez-vous retiré de ce voyage au Maroc ?

Notre passage a été assez rapide, mais comme les deux premiers jours de concerts avaient été annulés, on a davantage pris le temps de se poser lors des projections. Ça plantait le décor ! Ces documentaires nous ont fait du bien, car ils nous ont permis de voir les sacrifices qu'il faut faire pour faire de la musique alternative quand on est de nationalité marocaine (voir p.46). Après, tu ne vois plus les choses pareil. Être engagé n'a pas le même sens. Ils ont beaucoup plus de mérite, respect à eux. Faire du punk en France ce n'est pas facile tous les jours, mais c'est quand même agréable car on ne risque rien !

fact, a lot of film studios are filming there all year round. If you're a film fan, you get impressed right away! The place was next to the Kasbah of Tifouloute, a sort of red earth spur that dominates the whole valley.



What impressed you about the local public?

You could sense that there was a great expectation among them, especially among the younger ones. Unfortunately, they're not used to seeing concerts as often as we are. They needed their dose of punk-rock! Hardzazat people go to a lot of trouble to organise their festival, and when you see this kind of reaction you understand the meaning of it. It was intense, because we got to see more than twenty bands in just two days! The energy was crazy.

Were there other western bands?

Yes, there was Culture Lutte, Nausea Bomb and Bow!

Apart from the festival, do you have any anecdote about our escapade to tell us?

It's a bit lame, but one day in a small shop, a guy grabs us and says : "Watch out, you're in Morgan Freeman's shop". So we start talking to him in a joke tone. Suddenly, we turn around and come face to face with who? Morgan Freeman! His doppelganger is moroccan, now you know that.

And to talk about you: La Bande à Kaader, why is it over?

We didn't have the same dynamic, the same plans... we wanted to move on. We're going to release something soon anyway, because we still had a few songs left to record! At the beginning of the band, we wanted to mix punk with oi influences from the 80s... I don't think we ever succeeded. (Laughs) Did we just try? By mixing different influences we made street-punk a little bit hybrid. Anyway, it was fast, aggressive, simple and effective, just the way we like it!

What did you get out of this trip to Morocco?

Our trip was pretty quick, but as the first two days of concerts had been cancelled, we took more time to settle down during the projections. That set the scene ! Those documentaries did us a lot of good because they allowed us to see the sacrifices you have to make to make alternative music when you're a Moroccan (see p.46). After that, you don't see things the same way any more. Being involved doesn't have the same meaning. They have a lot more worth, respect for them. It's not easy to play punk in France every day, but it's still pleasant because you don't risk anything!





COMMUNIQUE

HARDZAZAT FESTIVAL

« Ouarzazate est l'une des villes les plus touristiques du Maroc, mondialement connue pour sa culture cinématographique. Reposant essentiellement sur l'industrie des studios de cinéma professionnels alimentés par des investissements étrangers (comme Hollywood), la population locale et les jeunes ne participent pas vraiment au développement de cette culture.

Formé par des étudiants issus des collèges de Ouarzazat et de la jeunesse locale, le groupe Hardzazat relève le challenge de créer un projet alternatif et véritablement DIY (do it yourself). Cette expérience culturelle est éprouvée chaque année lors du « Hardzazat Hardcore Fest ». Les activités proposées se déclinent entre : l'invitation de groupes musicaux underground venus des quatre coins du monde et qui partagent les mêmes idéaux d'indépendance, de débats où le public du festival peut évoquer plusieurs sujets (le capitalisme, le genre, l'autonomie...), de projections de documentaires suivis de débats avec les différents réalisateurs, et d'exhibitions de graffiti.

Le festival est aussi un temps de « vacances collectives », voué à émanciper le public autour du rassemblement des minorités libertaires marocaines. Cet événement autonome et autogéré repose sur des liens très forts entretenus par la population locale au quotidien. L'idée principale est de créer un espace affranchi de la culture dominante où les différentes formes de violence comme le sexisme, l'homophobie et toutes autres formes de discriminations ne sont pas tolérées, et où l'ensemble des participants sont considérés de façon équitable.

L'événement est gratuit et ouvert à tous, du moment que les valeurs du Hardzazat Hardcore Fest sont respectées. L'activité du festival demeure non-commerciale, respectueuse de la nature et ne saurait se soumettre au sponsoring des grandes entreprises. Hardzazat est contre la publicité et la mise en œuvre de partenariats commerciaux et médiatiques.

FESTIVAL ANTIFA ET DECOLONIAL

À l'ère d'une économie globalisée revendiquée par les grands régimes, le festival s'oppose à cette politique contemporaine de domination en créant un espace de liberté où les personnes peuvent échanger autour de leurs diverses expériences de lutte pour l'autonomie, leur refus de l'assujettissement aux États et à l'économie de marché, ainsi qu'aux traditionnels jeux de pouvoir.

Le Hardzazat Hardcore Fest adopte des concepts décoloniaux, mobilisés par des personnes racisées subissant un racisme systémique. Voilà l'occasion de regrouper des personnes issues des « pays du sud », de parler du racisme, et de s'organiser localement autour d'événements réguliers. Le sujet de la décolonisation englobe beaucoup de combats politiques chers au festival. Il permet aussi de combattre le racisme, le sexisme, et l'homophobie, tout en structurant l'idée d'un mouvement révolutionnaire autonome.



RELEASE

HARDZAZAT FESTIVAL

« Ouarzazat is one of the most touristic cities in Morocco, also known world widely for its cinematographic culture. While this culture is based on the professional cinema studios and foreigner movies investment (Hollywood as an example), the local population doesn't really participate in this culture evolution, specially the youth. The Hardzazat group formed by Ouarzazat college students and local youths, took the challenge of creating an alternative DIY (do it yourself) project.

This is how every year people gather in Ouarzazat in order to exchange cultural experience during "The Hardzazat Hardcore Fest". The proposed activities are music of bands coming from around the world sharing the same underground and independent spirit, debate spaces where the Hardzazat attendance can talk about different issues (Capitalism, Gender, Autonomy...), documentaries projection, followed by debates with their directors, graffiti murals...

The festival is also a "communist holidays", aiming to emancipate all the attendance, specially as it's gathering the Moroccan libertarian minorities. The event is autonomous and selfmanaged, based on a strong relation with the local habitants. The main idea is to create a safe space from the dominant culture, therefor there's no tolerance for violence, sexism, homophobia or any form of discrimination and where all the participant get to be treated equally.

It's also free and open to everyone as long as they respect the Hardzazat Hardcore Fest values. The festival funds are none commercial and eco-friendly, that's why it refuses to get sponsored by big companies. Hardzazat is against publicity and commercial media promotion.

ANTIFA & DECOLONIAL FEST

In a time ruled by a globalized economy supported by the political regimes of the states, the festival tries as a result of strong opposition against the current regimes to create a free-living space where people can exchange various experiences about autonomy, aiming to free people from the dominance of the state, the market global economy and all the traditional power games.

Hardzazat Hardcore Fest adopt decolonial concepts, as it's a festival by and for none-white people under systemic racism. It is an occasion to regroup people from southern countries, talk about racism issues, organize local helps and frequent events. The decolonial issues are part of a more general political engagement of the fest, treating problems like racism, sexism, homophobia. In order to build an autonomous movement of revolted and revolutionaries.



CHAOS IN MOROCCO

UN DOCUMENTAIRE DES FRANÇAIS

CLOTILDE MIGNON ET SVINK' | 2015, 52MIN

| Par Alkistis A. | Illustrations : Mademoiselle Pin

Une monarchie, un état religieux, une jeunesse en crise et avide de changement.

«Tel est l'environnement dans lequel une poignée de jeunes punks tentent de faire entendre leur voix au Maroc. C'est à travers eux qu'on découvre cette scène alternative surprenante et rebelle face à un pays où la liberté d'expression est plus faible qu'on veut bien l'entendre...»

Le punk, ce genre saturé et hors norme leur permet de s'exprimer, critiquer, analyser la société qui les entoure, tout en partageant un plaisir commun avec le public, la liberté d'un instant...

De Agadir à Rabbat, en passant par Casablanca et Ouarzazate, ce qui était au départ un simple voyage, s'est transformé en une rencontre avec les origines du punk, la volonté de changement par la liberté d'expression.

Même au bout de 40 ans, la recette n'a pas changé: du bruit, du bruit, du bruit, pour se faire entendre!!»



A DOCUMENTARY BY THE FRENCH

CLOTILDE MIGNON AND SVINK' | 2015, 52MIN

| By and trad Alkistis A. | Draw : Mademoiselle Pin

A monarchy, a religious state, a youth in crisis and eager for change.

«Such is the environment in which a handful of young punks are trying to make their voices heard in Morocco. It is through them that we discover this surprising and rebellious alternative scene in the face of a country where freedom of expression is weaker than we would like to hear ?»

Punk, this saturated and out of the ordinary genre allows them to express themselves, criticize, analyze the society around them, while sharing a common pleasure with the public, the freedom of a moment... From Agadir to Rabat, via Casablanca and Ouarzazate, what started out as a simple journey has turned into an encounter with the origins of punk, the will to change through freedom of expression.

Even after 40 years, the recipe hasn't changed: noise, noise, noise, to be heard!!»

5 ans plus tard, nous avons retrouvé Clo et Svink afin de revenir sur leur expérience, les conditions de leur tournage, et partager quelques anecdotes !

Pouvez-vous vous présenter ?

Clotilde : Je m'appelle Clo, je bosse dans le cinéma et c'est aussi pour cette raison qu'on a fait ce docu, car où que l'on aille, j'ai toujours accès à une caméra !

Svink : Je travaille dans le spectacle. On fait partie d'un collectif qui organise des concerts depuis longtemps. C'est pour ça qu'on avait choisi cette thématique punk. C'était un sujet qui nous passionne.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de faire ce documentaire ?

C : Nous sommes partis pour la première fois au Maroc en 2014. Nous avons voyagé ensemble en camion pendant un mois et demi. On a pas mal visité les villes et la campagne. C'est seulement à la fin du voyage qu'on s'est dit qu'on avait pas spécialement vu de concerts.

Cela dit, on avait quelques idées reçues, comme si c'était improbable de tomber sur des concerts de punk local. En même temps, on savait qu'on y retournerait l'année d'après. Juste avant de repartir en 2015, on a fait des petites recherches sur internet en se focalisant plus ou moins sur Casablanca et Rabat. L'idée, c'était de

concilier vacances et concerts. Avec le temps, on a eu l'envie d'aller plus loin. De contacter quelques acteurs de la scène, et pourquoi pas, d'aller les interviewer. À la base, c'était sans prétention : juste faire des petits entretiens de gens qu'on croise. Au fur et à mesure des rencontres et des lieux visités, le documentaire s'est construit de lui-même !

Combien de temps a duré le tournage ?

C : On est restés un mois et demi sur place. C'était en février 2015, il y a tout juste 5 ans. On a trouvé important de retourner là bas pour filmer des concerts et

5 years later, we met Clo and Svink to talk about their experience, the conditions of their shooting, and share some anecdotes! |

Can you introduce yourselves ?

Clotilde : My name is Clo, I work in the cinema and it's also for this reason that we made this documentary, because wherever we go, I always have access to a camera !

Svink : I work in show business. We're part of a collective that has been organizing concerts for a long time. That's why we chose this punk theme. It's a subject that fascinates us.

What gave you the idea to make this documentary?

C : We went to Morocco for the first time in 2014. We traveled together

in a truck for a month and a half. We visited the cities and the countryside. It was only at the end of the trip that we said to ourselves that we hadn't really seen any concerts.

So, we had a few preconceived ideas, as if it was unlikely that we would see any local punk shows. At the same time, we knew we were going to go back the following year. Just before we set off again in 2015, we did a bit of research on the Internet, focusing more or less on Casablanca and Rabat. The idea was to combine holidays with concerts. As time went by, we got the urge to take things a bit further. We got in touch with a few actors from the scene and, why not, go out and interview them.

Basically, it was unpretentious, just doing little interviews with people we met. As we met people and visited places, the documentary built itself up!

How long did the filming take?

C : We stayed one and a half months on location. It was in February 2015, just 5 years ago. We thought it was important to go back there to film concerts and see the people we had met. I came back alone in November to film a big concert in Casa. Svink' also came back to finish some shots in April 2016. In all, the shooting took about two and a half months!

revoir les gens qu'on avait rencontré. Je suis revenue seule en novembre pour filmer un grand concert qui avait lieu à Casa. Svink est aussi revenu pour finir quelques plans en avril 2016. En tout, le tournage s'est donc étalé sur à peu près deux mois et demi !

Avez-vous quelques anecdotes au sujet du tournage ?

Des situations que vous n'auriez pas pu vivre en France ?

C : Oui, on a eu une petite histoire avec la police de Casablanca ! On avait commencé l'interview chez Khalil, le chanteur de Riot Stones, et je lui ai proposé de finir en bas dans un bar à l'extérieur pour que ce soit plus sympa. On est alors descendus de chez lui sans nos affaires. Ils avaient juste pris une veste et nous, notre sac avec la camera et le pied. Je les ai filmés pour avoir quelques images d'eux dans la rue. Aussitôt, un fourgon de police qui passait a fait demi-tour. Quelques minutes plus tard, ils nous ont interpellé pour un contrôle d'identité. Ça a duré pas mal du temps parce que nos amis n'avaient pas leurs papiers sur eux. Pareil pour nous. Mais le véritable problème ne venait pas des papiers. C'était plutôt parce qu'on filmait des marocains qui avaient des écarteurs et des tatouages !

S : Disons qu'on filmait dans un quartier populaire et que selon eux, ce n'étaient pas les « bonnes images » du Maroc à montrer.

C : J'ai vite caché la carte de ce qu'on avait filmé, parce que si ils en vérifiaient le contenu (avec tout ce que ravid disait sur les repressions policières) ça n'aurait vraiment pas été cool pour lui. Je l'ai mise dans ma poche, nous sommes restés deux heures au poste et ils ont fini par nous relâcher.

S : C'était plus symbolique qu'autre chose.

qu'ils n'ont pas très envie qu'on filme sans autorisation.

Pourquoi la police est-elle si attentive aux activités de la scène musicale alternative ?

S : En apparence, « tout est permis ». Mais il ne faut pas qu'il y ait de propos offensants par rapport au roi et à l'État. Le centre névralgique du pouvoir. Il y a toujours des flics en civil dans une salle pour rapporter tout ce qui se passe. Il y a aussi des problèmes de compatibilité avec la moralité religieuse. Bref, il faut un sacré courage pour organiser des concerts. Il y a toujours des démarches de dingue. Et si jamais tu obtiens l'autorisation, tu as intérêt à filer droit ! Les autorités peuvent aussi très bien annuler ton événement à la dernière minute.

C : Si les paroles d'un morceau ne leur plaisent pas, tu auras des bâtons dans les roues pour toutes les activités que tu mèneras par la suite. Une fois que tu es grillé, c'est encore plus difficile.

Quelles sont vos impressions au sujet de la scène alternative marocaine ?

S : Elle est très courageuse ! Sans vouloir faire de comparatif, on peut facilement s'acheter une façade « alternative » en Europe. Au Maroc, ils le font par nécessité. Ils savent vraiment pourquoi ils le font, et ils connaissent les risques encourus. Ce qui est intéressant, c'est que même les gens qui sont pas forcément militants ont une énorme soif de culture. La musique alternative les comble. Cela apporte un vent de fraîcheur qu'on peut difficilement trouver ailleurs. Le milieu artistique plus mainstream ne gêne pas le pouvoir. Il est très conventionnel.

Cette expérience a-t-elle changé votre regard sur la scène punk occidentale ?

C : Notre regard n'a pas vraiment changé, mais ils nous ont tellement transmis leur énergie que cela a

renforcé notre détermination pour aller jusqu'au bout du documentaire !

S : En tant qu'organiseurs de concerts, cela nous a vraiment aidé à relativiser nos petites galères, c'est certain !

On a remarqué qu'il y avait pas beaucoup de femmes dans le documentaire. Pour quelle(s) raison(s) selon vous ?

C : On avait fait une quinzaine de projections du documentaire un peu partout en France et c'est la question qui est le plus revenue. Disons que la scène punk européenne est également majoritairement masculine. C'est aussi le cas au Maroc, avec beaucoup moins de musiciens. Je pense que le ratio est sensiblement le même.

Quand nous avons filmé en 2015, il n'y avait pas trop de filles (même si l'ancienne formation de Riot Stones avait une batteuse). Dans les concerts qu'on a filmé, on a remarqué qu'il y avait pas mal de filles. Si on avait eu l'occasion d'intégrer plus de musiciennes dans le documentaire, bien sûr qu'on l'aurait fait !

Pourquoi avoir choisi le titre «Chaos in Morocco» ?

C : On ne savait pas trop quoi choisir au début. Au bout de quelques rencontres, des musiciens marocains nous ont parlé d'un vinyle qui avait été fait par Luk Haas. C'est un voyageur qui bosse dans l'humanitaire. Partout où il passe, il essaie de rencontrer des groupes de punk locaux, de faire une compil et de la sortir en vinyle.

S : Au Maroc, c'est la seule compil punk qui ait existé jusqu'à présent. C'était pour le clin d'œil !

Avez-vous réussi à diffuser le film en France ?

C : On a organisé énormément de projections en 2016 et 2017. Pendant deux mois, on a quasiment fait que ça ! On a même pu projeter le film dans de grandes salles de cinéma,



Do you have any anecdotes about the shooting?

Any situations that you couldn't have experienced in France?

C : Yes, we had a little history with the police in Casablanca! We started the interview at Khalil's house, the singer of Riot Stones, and I offered him to finish it downstairs in an outside bar to make it more fun. So we went down from his place without our stuff. They'd just taken a jacket and we'd taken our bag with the camera and the stand.

I filmed them to get some footage of them on the street. Immediately, a passing police van turned around. A few minutes later, they stopped us for an identity check. It lasted quite a while because our friends didn't have their papers with them. Same with us. But the real problem

wasn't the papers. It was because we were filming Moroccans with retractors and tattoos!

S : Let's say we were filming in a working-class neighborhood and that according to them, these were not the "good images" of Morocco to show.

C : I quickly hid the memory card of what we had filmed, because if they checked the content (with all that Khalil was saying about police repression) it would have been really uncool for him. I put it in my pocket, we stayed two hours at the station and they finally released us.

S : It was more symbolic than anything else.

C : It made us understand that they don't really want us to film without permission.



comme au Méliès à Saint-Étienne. C' était vraiment super chouette. Ça s'est un peu calmé depuis... Mais c'est normal, on a monté d'autres projets !

Voulez-vous ajouter quelque chose?

C: Lors de nos projections, on a coutume de dire qu'au Maroc, tout bouge très vite. Cinq longues années ce sont écoulées depuis ! Parmi tous ceux qu' on a interviewé, il n'y en a qu'un seul qui vit encore au Maroc. Ils sont tous partis un peu partout

dans le monde : en Chine, en Italie, en Catalogne, en France et au Canada. Certains nous disaient qui voulaient rester au Maroc pour essayer de faire évoluer les choses, mais la plupart en ont eu ras-le-bol. Ils ont saisi des opportunités dès qu'ils l'ont pu. Souvent pour aller étudier à l'étranger. Certains groupes n'existent plus.

S: Il ne faut pas regarder le film en pensant y saisir une actualité. Aujourd'hui, le documentaire est obsolète. C'est la photo d'une

situation à un moment donné. C: Oui, c'est un instantané de 2015 ! En quelques mois, la scène avait déjà changé. Par exemple, dans le concert que j' ai filmé à l' Usine, j' ai interviewé un jeune avec un t-shirt Ramones, qui disait : "le punk est pas mort, il est juste endormi". Deux ans plus tard, il avait monté son propre groupe, il était chanteur et je crois qu'il joue encore. On sentait que certaines personnes du public mourraient d'envie de monter sur scène, et pour quelques-unes, le cap a été franchi.

Why are the police so attentive to the activities of the alternative music scene?

S: On the surface, "anything is allowed". But there shouldn't be any offensive remarks about the king and the state. The nerve center of power. There are always plainclothes cops to report everything that happens. There are also problems of compatibility with religious morality. Anyway, it takes a lot of courage to organize concerts. There's always some crazy process. And if you ever get permission, you'd better go straight! The authorities can also cancel your event at the last minute.

C: If they don't like the lyrics of a song, you'll have a problem with all the activities you do afterwards. Once you're burned out, it's even harder.

What are your impressions of the Moroccan alternative scene?

S: It's very brave! Without wanting to make a comparison, you can easily buy an "alternative" image in Europe. In Morocco, they do it out of necessity. They really know why they do it, and they know the risks involved. What is interesting is that even people who are not necessarily activists have a huge thirst for culture. Alternative music fills them up. It brings a breath of fresh air that's hard to find elsewhere. The more mainstream art scene doesn't get in the way of power. It's very conventional.

Has this experience changed the way you look at the Western punk scene?

C: It didn't really change the way we look at it, but they transmitted so much energy to us that it strengthened our determination to see the documentary through to the end!

S: As concert organizers, it really helped us to put our little problems

into perspective, that's for sure!

We noticed that there weren't many women in the documentary. Why do you think that was?

C: We had made about fifteen projections of the documentary all over France and that's the question that came up the most. Let's say that the European punk scene is also predominantly male. It's also the case in Morocco, with far fewer musicians. I think the ratio is about the same. When we filmed in 2015, there weren't too many girls (even though the former Riot Stones band had a female drummer). In the concerts we filmed, we noticed that there were quite a lot of girls. If we'd had the chance to include more female musicians in the documentary, of course we would have!

Why did you choose the title "Chaos in Morocco"?

C: We weren't sure what to choose at first. After a few encounters, some Moroccan musicians told us about a vinyl that had been made by Luk Haas. He's a traveler who works in the humanitarian sector. Wherever he goes, he tries to meet local punk bands, make a compilation and release it on vinyl.

S: In Morocco, this is the only punk compilation that has existed so far. It was for the wink of an eye!

Did you manage to release it in France?

C: We organized a lot of projections in 2016 and 2017. During two months, we almost did that! We were even able to show the film in big cinemas, like the Méliès in Saint-Étienne. It was really great. It's calmed down a bit since... But that's normal, we've set up other projects!

Would you like to add something?

C: During our projections, we

usually say that in Morocco, everything moves very fast. Five long years have passed since then! Of all the people we interviewed, only one is still living in Morocco. They have all gone all over the world: to China, Italy, Catalonia, France and Canada. Some of them told us that they wanted to stay in Morocco to try to change things, but most of them got fed up. They seized opportunities as soon as they could. Often to go and study abroad. Some groups no longer exist.

S: You shouldn't watch the film thinking you're getting a news item. Today, documentary is obsolete. It's a picture of a situation at a given time.

C: Yes, it's a snapshot of 2015! In a few months, the scene had already changed. For example, in the concert I filmed at L'Usine, I interviewed a young guy with a Ramones t-shirt, who said: "punk isn't dead, he's just asleep". Two years later, he had formed his own band, he was a singer and I think he still plays. We felt that some people in the audience were dying to get on stage, and for some of them, it's a milestone.



LE DERBY DE CASABLANCA, OU L'HISTOIRE DES FRÈRES ENNEMIS.



TOUS DEUX ENFANTÉS DE LA CITÉ BLANCHE, TOUT SEMBLE ÉLOIGNER LES CLUBS DE FOOTBALL DU WYDAD ET DU RAJA. DE SES ORIGINES À SES ULTRAS, LE DERBY DE CASABLANCA DIVISE-T-IL SEULEMENT ?

La nuit tombe. Les rues se vident, le froid prend ses marques parmi les Mercedes qui filent à toute allure. Le ciel de Casablanca se teinte de cette pesante lueur orange. Une étrange sensation d'avoir devant soi, une autre Casa qui s'éveille. Comme pour ceux qui passent la porte d'une devanture aux allures de restaurant, à forte odeur de friture: la Cigale. Se dévoile alors, derrière un rideau au fond de la salle, une véritable bulle d'air enfumée, loin des contraintes du quotidien conservateur marocain, ponctué de haram, halal et hchouma.

C'est là qu'on l'a rencontré pour la première fois, Nabil. Au fond de la salle, dans son coin d'habitué, sombre, on ne devinait de lui que ses petits yeux perçants, presque entièrement cachés par la visière de sa casquette et ses lunettes. Affublé de sa doudoune Ellesse et de son sweat vert aux couleurs du Raja, Nabil nous introduit, entre deux «Naïma ! Dix bières s'il te plaît !», aux soubresauts des deux géants casaouis. Entre nos doigts, les bières Spéciale s'enchaînent et les langues se délient, sous le portrait - réprobateur ? - du petit frère de Mohammed VI.

THE DERBY OF CASABLANCA, | By Momo Tus – Illus: Momo Tus Trad: Julie B., Chris P.

OR THE STORY OF THE ENEMY BROTHERS.

BOTH BORN IN THE WHITE CITY, EVERYTHING SEEMS TO TEAR THE FOOTBALL CLUBS OF WYDAD AND THE RAJA APART. FROM ITS ORIGINS TO ITS « ULTRAS », DOES THE CASABLANCA DERBY ONLY DIVIDE ?

The night falls. The streets empty, the cold takes its marks among the Mercedes and the 4x4 running at full speed. The sky of Casablanca is dyed in its heavy orange glow, enhanced by the city's subdued lights. A strange sensation it is, to witness the awakening of another Casa. It is a new night beginning, for those who like to trespass the limits of convention. And for those who go past the door of a storefront that looks like an empty, frying oil-scented restaurant : la Cigale. Then, behind a curtain in the back of the room, a bubble of smoky air is unveiled, far from the struggles and the constraints of the Moroccan conservative routine, punctuated with haram, halal and hchouma.

This is where we met him for the first time : Nabil. At the back of the room, in the darkness of his regular corner, we could only discern his little piercing eyes, almost entirely hidden by his cap and glasses. In his Ellesse padded jacket and his green hoodie — the colour of the Raja, Wydad's enemy brother — Nabil introduces us, in between two phrases going like : « Naïma! Ten beers please! », to the two great Casaouis. In our hands, the 'Spéciale' beers come and go, and tongues start to loosen, under the (disapproving?) portrait of Mohammed VI's little brother.

THE LOCKER-ROOMS : TWO CLUBS, TWO ORIGINS

“ONE CAN TELL YOU'RE A RAJAOUI FROM YOUR CHARACTER. IT'S ABOUT PEOPLE WHO COME FROM OPPRESSION”

Nabil takes a cigarette out of its pack. With his calm, grounded voice of heartened Rajaoui, he reminds us that the Raja is, more than anything, a matter of « history ».

We have to go back to 1949, back when the economic capital was mistreated by the French colons. Unlike the common idea, the Raja Club Athletic was first created as a vector of emancipation of the people. Actually, they weren't the first one.

Twelve years earlier, the Wydad Athletic Club was founded in similar circumstances of resistance against the French protectorate. But this was done in exchange of very restraining concessions, like the partial control of the direction comity by the French, and the almost inexistent number of Moroccan players in the team.

The Raja was not the most remarking club of the Championship in its first years. But it is the Greens Eagles

that raise the most excitement in the Casaoui popular districts.

This excitement is reinforced by the team's statute of « ugly duckling » in the Federation, which encourages the supporters to rally and protect their team. Because the Raja isn't only a football team : It is the team of the oppressed, the team of those who are put aside, those who are called « the poor », from the remote boroughs.

THE FIELD : TWO CLUBS, TWO STYLES

« IT ISN'T JUST ABOUT WINNING, UNLIKE THE WYDAD. IT IS ABOUT WINNING THE RIGHT WAY »

Today, the social fractures aren't as evident, et this is what gives them strength. The physical and tactical game done the English way by the Reds and their coach Père Jégo, brings the Wydadis several times to the podiums.

Back in 1952, Père Jégo changes sides and goes with the enemy, starting the hostilities: « The Wydad has acted and the Raja will react ». He brings to his new team a way of playing that is very much inspired by South-American football and by the Tiki-Taka from Barcelona. The Greens then turn the field into a live show : the Raja l'fara.

The Green Eagles then escalate quickly, fuelling their passionate rivalry with the Wydad, and win a double Cup-Championship in 1988 and 1989. The 80s and the 90s are therefore the consecration of a way of playing that combines show and victory.

CÔTÉ VESTIAIRE : DEUX CLUBS, DEUX ORIGINES**“ON SAIT QUE TU ES UN RAJAOUI À TON CARACTÈRE. ON PARLE DE GENS QUI VIENNENT DE L'OPPRESSION”.**

Nabil sort une cigarette de son paquet. De sa voix grave et posé, il nous rappelle avant toute chose que, le Raja, c'est une question "d'histoire".

Il faut remonter en 1949, lorsque la capitale économique est mise à mal par le colon français. C'est le Mouvement national marocain, luttant pour l'indépendance, qui initie en premier la création du Raja Club Athletic, comme vecteur

d'émancipation du peuple. En réalité, ce n'était pas les premiers. Douze ans plus tôt, le Wydad Athletic Club se crée dans des circonstances politiques concomitantes, avec dans un premier temps son équipe de natation. Mais ceci en échange de concessions très contraignantes, donnant lieu deux ans plus tard à une équipe de football constituée - à majorité - de français.

Le Raja n'est certes pas le club le plus

étincelant à ses débuts. D'autant plus que, du fait de ses origines politiques, se jouent des jeux de pouvoir au sein de la Fédération pour freiner son ascension. Pourtant, ce sont les Aigles verts qui rencontrent le plus de ferveur dans les quartiers populaires casaoui. Parce que le Raja, ce n'est pas qu'une équipe de football: c'est l'équipe de "ceux" qu'on met à l'écart. Et, bien au-delà d'une fracture spatiale et sociale, la fracture se fait aussi sur le terrain.

**CÔTÉ TERRAIN : DEUX CLUBS, DEUX STYLES****“IL NE S'AGIT PAS JUSTE DE GAGNER, COMME LE WYDAD. IL S'AGIT DE GAGNER, MAIS AVEC LA BONNE MANIÈRE”.**

Aujourd'hui, ces fractures sociales ne sont plus aussi prégnantes entre les supporters. Question de style, et cela même au sein d'une même famille. Le jeu physique et tactique des Rouges, mené par le Père Jégo, amène alors le Wydad plusieurs fois sur les podiums.

Mais, en lançant les hostilités "Le Wydad a agi et le Raja va réagir", le Père Jégo retourne sa veste et passe chez

l'ennemi en 1952. Ce dernier insuffle dans l'équipe un jeu très inspiré du football sud-américain et du Tiki-Taka barcelonais. Les Verts font alors de leur terrain un véritable spectacle, le Raja l'fraja.

Les Verts montent alors en puissance - alimentant leur rivalité avec le Wydad - et s'offrent le doublé Coupe-Championnat en 1988 et 1989, consacrant un jeu qui allie spectacle et victoire.

CÔTÉ TRIBUNE : DEUX CLUBS, DEUX VIRAGES.**“QUAND LES ULTRAS ONT COMMENCÉ À CHANTER, J'AI EU PEUR”.**

Puis au match sur le terrain, se superpose celui dans les virages. Tout a commencé en 2003, les plus fervents des Rajaouis ont commencé à se vêtir de t-shirts, écharpes, casquettes du Celtic F.C - du fait de la couleur verte commune et de l'absence de dérivés -, dessinant alors les contours d'un premier groupe: la Clique Celtic Glasgow.

La Curva Sud, la Magana, n'attendait alors plus que ses premiers Ultras Rajaouis pour animer ses gradins. C'est ainsi qu'en 2005, les Ultras Green Boys 05 voient le jour, avec pour vœux de suivre partout et en toutes circonstances leur équipe.

Les Winners, les Ultras du Wydad, suivent le mouvement la même année et s'installent au Nord, la Frimija.

Mais la guerre des virages commence fort puisqu'au sein des Green Boys, les dissensions idéologiques se font vite sentir donnant lieu à la création en 2006 des Ultras Eagles 05 puis des Green Gladiators aujourd'hui dissous. Alors que les Green Boys restent les rivaux indéniables des Winners sur le plan esthétique, les Eagles, quant à eux sont les maîtres du verbe tranchant. Organisés par quartiers de Casa, chaque noyau dur est affecté à des tâches. Aujourd'hui,

un seul capo, Squadra, des Green Boys, mène à la baguette les deux groupes Rajaouis.

En quelques années, les Rouges comme les Verts ont fait preuve d'une incroyable créativité sur la scène internationale. Les Green Boys réalisent pour la première fois en 2010 trois tifos au cours d'une rencontre dont deux animations réunies dans un tifo double face, une troisième mondiale. Et cette guerre du plus "spectaculaire" continue sur les murs de la ville blanche à base de tags et pochoirs. Pourtant, il n'y a pas plus d'Ultras que de supporters "lambdas" dans le virage. À la

THE STANDS:**TWO CLUBS, TWO CURVAS.****«WHEN THE ULTRAS STARTED TO SING, I GOT SCARED.»**

Therefore, the match on the field between the two teams, is reenacted in the curvas between the Ultras. It all started in back 2003, with the supporters of the Celtic Glasgow, who, even though thousands of kilometers separated them, has something in common with the supporters of the Raja: the colour green. And thus drawing the contours of a first collective grouping : the Celtic Glasgow Clique.

The southern curva, La Magana, was then waiting for its first Rajaouis Ultras to animate its seating rows. This is how the Ultras Green Boys 05 were born in 2005, committed to follow their team everywhere and at any occasion. The Winners, aka the Ultras of Wydad, followed the movement simultaneously the same year and settled in the North, at the Frimija.

But the war of the curvas is strong since personal and ideological disagreements quickly appear within the Green Boys- from chants to slogans- giving rise to the creation of the Ultras Eagles 05 in 2006, and then of the Green Gladiators (today disbanded). While the Green Boys remain the undeniable rivals of the Winners

on the aesthetics level, with their high standing tifos, the Eagles, with their sharp words, pay very close attention to the message. Organized by neighborhood of Casa, tasks are assigned to each group core . Today, only one team leader, Squadra, from the Green Boys, is having the two Rajaouis groups under his thumb.

In a few years, both Reds and Greens have shown incredible creativity on the international Ultras scene. The Green Boys made three tifos for the first time in 2010 during a match, including two sketches that consisted of a double-sided tifo, (a number 3 world record). And this show war continues within the walls of the White City, where frescos testify to

the enthusiasm brought by the two great teams. However, there are no more Ultras, only "ordinary" supporters in the curvas. Unlike in the west, the Ultras control the grandstands and the supporters easily join in with the chanting.

Once a hothead, always a hothead, even if the grandstands have settled down following the drama in 2016 of two deaths and a two-year official ban, the warm blood continues to flow in the veins of Ultras Rajaouis. Nabil gives us a serious look. He points to the sturdiest of us, and says in one fatal sentence: "You can't go there alone. It's too dangerous". But it is not the Ultras who create this violence: it is violence which already exists in the society.

THE STADIUM: TWO CLUBS, ONE PEOPLE**“ALL THE SUPPORTERS SING FOR THEIR TEAM, WHEREAS THE RAJA HAS ALWAYS SANG FOR THE PEOPLE.”**

Though the Eagles originally composed the song F'labdi Delmouni in 2018, it is not the first, not the sharpest, nor the most accusing of the Ultras' songs. Ya Llabour Ya Mon Amour, Babour Liberté... were already chanted during the movement of the 20 th February in 2011.

différence du public occidental, les Ultras contrôlent les tribunes et les supporters rallient très facilement les chants lancés.

Têtes brûlées un jour, têtes brûlées toujours, les tribunes se sont assagies

suite à deux morts en 2016. Des violences post-matches on été vues et revues. Nabil nous lance un regard grave. Il pointe du doigt le plus costaud d'entre nous, et en une phrase assassine: *"Toi tu ne peux pas y aller tout seul. C'est trop dangereux"*.

Mais la violence, ce n'est pas les Ultras qui la créent, c'est aussi le reflet de la société.

CÔTÉ STADE : DEUX CLUBS, DEUX VIRAGES.

"TOUS LES SUPPORTERS CHANTENT POUR LEUR ÉQUIPE, ALORS QUE LE RAJA ON A TOUJOURS CHANTÉ POUR LE PEUPLE."

Si ce sont les Eagles qui sont à l'origine du chant F'labdi Delmouni en 2018, ce n'est pourtant pas le premier ni le plus accusateur des chants. Ya Lbabour Ya Mon Amour, Babour Liberté... étaient déjà scandés durant le mouvement du 20 Février 2011.

Ainsi, les gradins sont devenus des lieux privilégiés d'une autre forme d'expression ponctuelle qui fédère les deux côtés des tribunes. Nabil pose sa tête sur la paume de sa main tout en tenant sa cigarette du bout des doigts. Le regard lointain, il réfléchit.

"Quand tu es seul tu n'oses pas, quand tu rentres dans le stade, c'est comme si ça explosait en toi."

En 90 minutes, le Rajoui peut ressentir toute une gamme d'émotions, du terrain à son quotidien: la joie, la haine, l'angoisse, l'admiration, l'injustice.

Le cri d'un peuple qui ressent - de façon spontanée - le besoin de mettre des mots, de chanter son mal être quotidien dans un pays où la pression du groupe prône sur le *"être soi"*.

Parce que ce virage, c'est le leur, leur Magana, leur territoire, leur bouffée d'air, les Rajaouis ressentent cette confiance pour dire des choses qu'on ne peut "pas dire" à l'extérieur. Apolitiques - mais craints. Parce qu'ils font partis de ceux "qui

osent dire", les groupes Ultras sont surveillés étroitement par les autorités, entre fouille et contrôle des tifos instauré depuis 2019 - d'où les tifos "[INSERT Clean Text HERE]" en réaction.

Le Stade devient alors le support du face-à-face entre la censure de l'Etat et la jeunesse - et ce d'autant plus qu'aucun collectif n'est parvenu à rassembler autant de jeunes au Maroc à ce jour. Et c'est bien ce choix de la répression qui pourrait pousser les Ultras à tomber dans une plus grande violence.

CONCLUSION :

Il est temps de laisser derrière nous les cadavres de bières et mégots de cigarettes à la Cigale. Passés la porte, on profite de l'air frais nocturne de Casa. Il y a quelque chose qui s'est passé dans nos esprits. On a écouté et compris. Puis, on a eu envie à notre tour d'être des Rajaouis. Nous, on était persuadés que c'était politique, du fait de notre vision occidentale des liens entre Ultras et engagement politique. En réalité, il ne s'agit pas

de faire de la politique au stade. C'est le reflet d'une histoire de résilience d'un peuple, d'une ville, et d'un pays.

Les opprimés contre les aisés, jeu esthétique contre jeu pragmatique... Tous deux enfantés de la Cité Blanche, tout semble éloigner le Wydad et le Raja. Tout, sauf l'amour du ballon rond. Il ne faut pas omettre qu'à ses origines, le football revêtait ce rôle structurant à la fois identi-

taire et géographique des espaces dans lesquels il se développait. Si ce rôle s'est quelque peu perdu à travers une certaine starification du football, le derby a lui aussi perdu son sens premier: la confrontation de deux équipes rivales d'une même ville. Et pourtant, c'est à travers cette forme, comme le Derby de Casablanca, que le football révèle toute sa puissance de révélateur d'identités spatiales et sociales selon l'équipe supportée.

Today, the stands have become privileged places of another form of expression - punctual - which brings together the two sides of the stands. Nabil puts his head on the palm of his hand while holding his cigarette with his fingertips. Looking far away, he ponders on how to explain this feeling to us. "When you're alone you don't dare, when you get in the stadium, it's like a feeling of explosion within you." In 90 minutes, the Rajoui can feel a whole range of emotions, from when he's in the field to his daily life: the joy, the suffering, the hatred, the anguish,

the admiration, the injustice.

The shout of a people who spontaneously feels the need to put in words, to give voice, to sing their daily angst in a country where the peer pressure is above "being yourself". because those curvas are theirs, it's their Magana, their territory, their breath of air, their rules, their rights, so the Rajaouis collectively feel this confidence to express themselves freely and say things that 'cannot be said' outside.

Apolitical - but closely watched and feared. Just because they are among

those "who dare to speak", the Ultras groups are closely monitored by the authorities (body-searches, tifo control etc) especially with the famous tifo "[INSERT Clean Text HERE]" in reaction to the new controls in 2019. The Stadium becomes the place that supports the face-to-face meeting between state censorship and the youth - outside of the state-authorized bodies such as unions or parties. However, it is this kind of repression, and not of the channeling, that could push the Ultras - born from this culture of disobedience - to fall into a greater violence.



CONCLUSION:

It is time to leave behind the empty beer cans and cigarette butts piled up on our table at La Cigale. Passing through the door, we take advantage of the night breeze of Casablanca. Something clicked in our minds. We listened, understood, and got our "Why"s answered. And then, we wanted to be Rajaouis. We have understood that, the anti-establishment practices of the Ultras are difficult to assimilate into a political idea. Rather, they are primarily a reflection of the history of Raja, which over the years has managed

to perpetuate its popular, resilient and rebellious collective identity against state authorities.

The oppressed against the wealthy, an aesthetic play against a pragmatic play ... Both being children of the White City, everything seems to draw away the Wydad and the Raja. Everything except the love for the round ball. It should not be overlooked that, at its origins, football has been taking this structuring role that is both about identity as well as

geographic, in relation to the spaces in which it is developed. If this role was somewhat lost through a certain starification of football, the derby would also lose its primary meaning: the confrontation of two rival teams from the same city. And yet it is through this form, just like the Casablanca Derby, that football reveals its full power as a spatial division by giving an identity and values to an entire population in respect to its supporting team.

THE PLAYLIST OF...

AMINE « WAZZO »

From Casablanca



En se baladant sous les arches du Boulevard Mohammed V, on a décidé de se poser pour boire un thé et manger un petit msémen au fromage. Poussés par un éclair de lucidité (sûrement la force du msémen), on s'est dit que le monde avait bien le droit de découvrir la playlist d'Amine « Wazzo », gardée secrète jusqu'ici.

Avis aux pauvres mortels ne connaissant pas l'existence de ce batteur d'exception (Urban Discipline, Implode, Tachamarod, Vicious Vision...): dégustez cette playlist comme un bon L7am bl bar9o9! | *Propos recueillis par Polka B.*

While strolling under the arches of Boulevard Mohammed V, we decided to sit down for a tea and eat a small cheese msemmen. Having a moment of clarity (surely due to the power of the msemmen), we said to ourselves that the world had the right to discover Amine «Wazzo's» playlist, that has been kept a secret so far.

A note to the poor mortals who do not know the existence of this crazy drummer (Urban Discipline, Implode, Tachamarod, Vicious Vision...): taste this playlist as a good L7am bl bar9o9! | *Of Polka B. / Trad : Chris P.*



▶ **Le morceau qui t'a donné envie de faire du punk ?**
The song who motivated you to play punk music ?

Streetlight Manifesto – Here's to life

▶ **La chanson où tu galères (vraiment) à rejouer la partie de batterie ?**
The most difficult drum part in a song, according to you ?

Jojo Mayer & Nerve - Far

▶ **Le morceau de metal idéal pour éclater n'importe quelle sono ?**
The best metal song to put in order to destroy the speakers ?

Pantera – Cowboys from Hell

▶ **Le morceau qui t'insupporte le plus ?**
Your all-times worst song ?

Booba – B2oba

▶ **Le meilleur morceau pour conduire dans les rues de Casablanca après minuit ?**
The best song to drive after midnight in the streets of Casablanca ?

Dio – Lock up the wolves

▶ **Le morceau qu'il faut mettre quand tu manges à la maison, tranquille avec ta mère ?**
The perfect song during lunch time, home sweet home with your mother ?

Elina Garanca – L'amour est un oiseau rebelle (Carmen)

▶ **Ton morceau préféré de rap français ?**
Your favorite french rap song ?

IAM – Je danse le MIA

▶ **Ton morceau préféré de rap US ?**
Your favorite US rap song ?

Notorious B.I.G – 10 Crack Commandments

▶ **Ton morceau préféré de Cheb Khaled ?**
Your favorite song of Cheb Khaled ?

Cheb Khaled – Hey Ouedi

▶ **La chanson qui t'a mise le plus de frissons au festival L'Boulevard ?**
The song who gave you the most strong feelings during the L'Boulevard festival ?

Sepultura – Roots Bloody Roots

▶ **Le morceau qui pourrait (peut-être) te pousser à danser ?**
The song who could (maybe) make you dance ?

Jamiroquai – She's a fast persuader

▶ **Le morceau que tu aimerais qu'on mette à ton enterrement ?**
The song that you would like to be played at your burial ?

Hatebreed – Honor Never Dies

Cabinet de toilette



بيت النظافة والحب

ONGC

أنت فبين الحب فبين

#كن - رجلا - وديما فثريا

L'ONGC نقبل نعيش الزملة تشوفتك قتالة توربيت فودو

ORL + 20470
معاك



يومنا هو إنا دار لنا الله عز وجل

الدولة تقتل

وعلى قبل لسانك لكرسيك نصنعي زالك

أمننا

تعاربون لأفكار يا حقاير

وليس في الأرحم قصر كانه يا في عينك



إذا تحتم عليك السقوط فكله نمر كما هو

كسنا قتل إشاعة في قرية
#66

كندما ستجرب فراق أمك ستعلم أن فراق غيرها تافه!!



نصه أعرف هذا أن سقوطه نصه نعيم سرمدية الدنيا

Miizo. PCHA

مبروك للصيغة الجديدة



تدثيني عن الثورة و الحرية والنضال. نعم قبليسي

أنا نخب الورود لكننا نخب الحزن الكثر

أخبروا الحظ باننا أحياء فليطرق بابنا ليلة.

الشوق للموتى به OC
وسلام على من يتنفس

لا يعبر للجميع